



Index

- [Les Captifs de Longjumeau](#)
 - [Deux Fantômes](#)
 - [Terrible châtiment d'un dentiste](#)
 - [La Fin de don Juan](#)
 - [Le Frôleur compatissant](#)
 - [Une idée médiocre](#)
 - [La Tisane](#)
 - [Le Passé du monsieur](#)
 - [Une martyre](#)
 - [Projet d'oraison funèbre](#)
 - [Le Parloir des tarentules](#)
 - [La Religion de M. Pleur](#)
 - [Le Réveil d'Alain Chartier](#)
 - [Tout ce que tu voudras !...](#)
 - [Le Vieux de la maison](#)
-
-

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Les Captifs de Longjumeau

Le *Postillon de Longjumeau* annonçait hier la fin déplorable des deux Fourmi. Cette feuille, recommandée à juste titre pour l'abondance et la qualité de ses informations, se perdait en conjectures sur les causes mystérieuses du désespoir qui vient de précipiter au suicide ces époux qu'on croyait heureux.

Mariés très jeunes et toujours au lendemain de leurs noces depuis vingt ans, ils n'avaient pas quitté la ville un *seul* jour.

Allégés par la prévoyance de leurs auteurs de tous les soucis d'argent qui peuvent empoisonner la vie conjugale, amplement pourvus, au contraire, de ce qui est nécessaire pour agrémenter un genre d'union légitime sans doute, mais si peu conforme à ce besoin de vicissitudes amoureuses qui travaille ordinairement les versatiles humains, ils réalisaient, aux yeux du monde, le miracle de la tendresse à perpétuité.

Un beau soir de mai, le lendemain de la chute de M. Thiers, le train de grande ceinture les avait amenés avec leurs parents venus pour les installer dans la délicieuse propriété qui devait abriter leur joie.

Les Longjumelliens au coeur pur avaient vu passer avec attendrissement ce joli couple que le vétérinaire compara sans hésiter à Paul et à Virginie.

Ils étaient, en effet, ce jour-là, véritablement très bien et ressemblaient à des enfants pâles de grand seigneur.

Maître Piécu, le notaire le plus important du canton, leur avait acquis, à l'entrée de la ville, un nid de verdure que leur eussent envié les morts. Car il faut en convenir, le jardin faisait penser à un cimetière abandonné. Cet aspect ne leur déplut pas, sans doute, puisqu'ils ne firent, par la suite, aucun changement et laissèrent croître les végétaux en liberté.

Pour me servir d'une expression profondément originale de maître Piécu, ils vécurent *dans les nuages*, ne voyant à peu près personne, non par malice ou dédain, mais tout simplement parce qu'ils n'y pensèrent jamais.

Puis, il aurait fallu se déshabiller quelques heures ou quelques minutes, interrompre les extases, et, ma foi ! considérant la brièveté de la vie, ces époux extraordinaires n'en avaient pas le courage.

Un des plus grands hommes du Moyen Age, maître Jean Tauler, raconte l'histoire d'un solitaire à qui un visiteur importun vint demander un objet qui se trouvait dans sa cellule. Le solitaire se mit en devoir d'entrer chez lui pour y prendre l'objet. Mais, en entrant, il oublia de quoi il s'agissait, car l'image des choses extérieures ne pouvait demeurer dans son esprit. Il sortit donc et pria le visiteur de lui dire ce qu'il voulait. Celui-ci renouvela sa demande. Le solitaire rentra, mais avant de saisir ledit objet, il en avait perdu la mémoire. Après plusieurs expériences, il fut obligé de dire à l'importun : – Entrez et cherchez vous-même ce qu'il vous faut, car *je ne puis garder votre image en moi* assez longtemps pour faire ce que vous me demandez.

M. et Mme Fourmi m'ont souvent rappelé ce solitaire. Ils eussent donné volontiers tout ce qu'on leur aurait demandé, s'ils avaient pu s'en souvenir un seul instant.

Leurs distractions étaient fameuses, on en parlait jusqu'à Corbeil. Cependant, ils n'avaient pas l'air d'en souffrir et la «funeste» résolution qui a terminé leur existence généralement enviée doit paraître inexplicable.

Histoires désobligeantes

Une lettre ancienne déjà de ce malheureux Fourmi, que je connus avant son mariage, m'a permis de reconstituer, par voie d'induction, toute sa lamentable histoire.

Voici donc cette lettre. On verra, peut-être, que mon ami n'était ni un fou, ni un imbécile.

«... Pour la dixième ou vingtième fois, cher ami, nous te manquons de parole, outrageusement. Quelle que soit ta patience, je suppose que tu dois être las de nous inviter. La vérité, c'est que cette dernière fois, aussi bien que les précédentes, nous avons été sans excuses, ma femme et moi. Nous t'avions écrit de compter sur nous et nous n'avions absolument rien à faire. Cependant nous avons manqué le train, comme toujours. «Voilà *quinze ans* que nous manquons tous les trains et toutes les voitures publiques, *quoi que nous fassions*. C'est infiniment idiot, c'est d'un ridicule atroce, mais je commence à croire que le mal est sans remède. C'est une espèce de fatalité cocasse dont nous sommes les victimes. Rien n'y fait. Il nous est arrivé de nous lever à trois heures du matin ou même de passer la nuit sans sommeil pour ne pas manquer le train de huit heures, par exemple. Eh ! bien, mon cher, le feu prenait dans la cheminée au dernier moment, j'attrapais une entorse à moitié chemin, la robe de Juliette était accrochée par quelque broussaille, nous nous endormions sur le canapé de la salle d'attente, sans que ni l'arrivée du train ni les clameurs de l'employé nous réveillassent à temps, etc., etc. La dernière fois, j'avais oublié mon porte-monnaie.

«Enfin, je le répète, voilà quinze années que cela dure et je sens que c'est là notre principe de mort. À cause de cela, tu ne l'ignores pas, j'ai tout raté, je me suis brouillé avec tout le monde, je passe pour un monstre d'égoïsme, et ma pauvre Juliette est naturellement enveloppée dans la même réprobation. Depuis notre arrivée dans ce lieu maudit, j'ai manqué soixante-quatorze enterrements, douze mariages, trente baptêmes, un millier de visites ou démarches indispensables. J'ai laissé crever ma belle-mère sans la revoir une seule fois, bien qu'elle ait été malade près d'un an, ce qui nous a valu d'être privés des trois quarts de sa succession qu'elle nous a rageusement dérobés la veille de sa mort, par un codicille.

«Je ne finirais pas si j'entreprenais l'énumération des gaffes et mésaventures occasionnées par cette incroyable circonstance que nous n'avons jamais pu nous éloigner de Longjumeau. Pour tout dire en un mot, *nous sommes des captifs*, désormais privés d'espérance et nous voyons venir le moment où cette condition de galériens cessera pour nous d'être supportable...»

Je supprime le reste où mon triste ami me confiait des choses trop intimes pour je puisse les publier. Mais je donne ma parole d'honneur que ce n'était pas un homme vulgaire, qu'il fut digne de l'adoration de sa femme et que ces deux êtres méritaient mieux que de finir bêtement et malproprement comme ils ont fini.

Certaines particularités que je demande la permission de garder pour moi, me donnent à penser que l'infortuné couple était réellement victime d'une machination ténébreuse de l'Ennemi des hommes qui les conduisit, par la main d'un notaire évidemment infernal, dans ce coin maléfique de Longjumeau d'où rien n'eût la puissance de les arracher.

Je crois vraiment qu'ils ne *pouvaient* pas s'enfuir, qu'il y avait, autour de leur demeure, un cordon de *troupes* invisibles triées avec soin pour les investir et contre lesquelles aucune énergie n'eût été capable de prévaloir.

Le signe pour moi d'une influence diabolique, c'est que les Fourmi étaient dévorés de la passion des voyages. Ces captifs étaient, par nature, essentiellement migrants.

Avant de s'unir, ils avaient eu soif de courir le monde. Lorsqu'ils n'étaient encore que fiancés, on les avait vus à Enghien, à Choisy-le-Roi, à Meudon, à Clamart, à Montretout. Un jour même ils avaient poussé jusqu'à Saint-Germain.

Histoires désobligeantes

À Longjumeau qui leur paraissait une île de l'Océanie, cette rage d'explorations audacieuses, d'aventures sur terre et sur mer n'avait fait que s'exaspérer.

Leur maison était encombrée de globes et de planisphères, ils avaient des atlas anglais et des atlas germaniques. Ils possédaient même une carte de la lune publiée à Gotha sous la direction d'un cuistre nommé Justus Perthes.

Quand ils ne faisaient pas l'amour, ils lisaient ensemble les histoires des navigateurs fameux dont leur bibliothèque était exclusivement remplie et il n'y avait pas un journal de voyages, un *Tour du Monde* ou un Bulletin de société géographique auquel ils ne fussent abonnés. Indicateurs de chemins de fer et prospectus d'agences maritimes pleuvaient chez eux sans intermittence.

Chose qu'on ne croira pas, leurs malles étaient toujours prêtes. Ils furent toujours sur le point de partir, d'entreprendre un interminable voyage au pays les plus lointains, les plus dangereux ou les plus inexplorés.

J'ai bien reçu quarante dépêches m'annonçant leur départ imminent pour Bornéo, la Terre de Feu, la Nouvelle-Zélande ou le Groënland.

Plusieurs fois même il s'en est à peine fallu d'un cheveu qu'ils ne partissent, en effet. Mais enfin ils ne partaient pas, ils ne partirent jamais, parce qu'ils ne pouvaient pas et ne devaient pas partir. Les atomes et les molécules se coalisaient pour les tirer en arrière.

Un jour, cependant, il y a une dizaine d'années, ils crurent décidément s'évader. Ils avaient réussi, contre toute espérance, à s'élancer dans un wagon de première classe qui devait les emporter à Versailles. Délivrance ! Là, sans doute, le cercle magique serait rompu.

Le train se mit en marche, mais ils ne bougèrent pas. Ils s'étaient fourrés naturellement dans une voiture désignée pour rester en gare. Tout était à recommencer.

L'unique voyage qu'ils ne dussent pas manquer était évidemment celui qu'ils viennent d'entreprendre, hélas ! et leur caractère bien connu me porte à croire qu'ils ne s'y préparèrent qu'en tremblant.

Deux Fantômes

Peu de choses furent aussi affligeantes que la rupture de cette amitié.

Mlle Cléopâtre du Tesson des Mirabelles de Saint–Pothin–sur–le–Gland et miss Pénélope Elfrida Magpie se chérissaient depuis trente hivers. Elles avaient même fini par se ressembler.

La première appartenait à la race chevaline de ces bas–bleus invendables et sans pardon qu'aucun holocauste n'apaise.

Elle avait écrit une vingtaine de volumes de sociologie ou d'histoire et crevé sous elle un égal nombre d'éditeurs. Il n'y avait pas assez de boîtes sur les quais pour recueillir ses tomes que des journaux agonisants offraient en prime à leurs abonnés et qu'un cartonnage peu précieux faisait aptes à récompenser l'application des jeunes élèves aux distributions de prix.

Fille d'un coriace traducteur d'Homère, dont elle seule déplorait la mort, et d'une effroyable dame boucanée par les solstices qu'on croyait une vieille espionne, cette Corinne des sarcophages ne se consolait pas de n'avoir pu naguère épouser un homme célèbre dont elle se crut adorée.

Ayant été belle en des temps anciens, au dire de quelques paléographes, elle s'était, en frémissant, résignée à planter l'arbre de la liberté philosophique au milieu de ses propres ruines.

Toujours habillée de noir, *jusqu'au bout des ongles*, et les cheveux en nid de cigogne, les rares tranches d'elle–même qu'une bienséance toute britannique lui permettait d'exhiber, étaient poisseuses d'une couche épaisse de crasse dont les premières alluvions remontaient sans doute à la Révolution de Juillet.

Par le visage, elle ressemblait à une pomme de terre frite roulée dans de la raclure de fromage. Ses mains donnaient à penser qu'elle avait «déterré sa bisaïeule», comme dit un proverbe scandinave.

Enfin toute sa personne exhalait l'odeur d'un palier d'hôtel garni de vingtième ordre, au sixième étage.

Elle était néanmoins fort admirée de tout un groupe de jeunes Anglaises dont l'indépendance était assurée par l'élevage des bestiaux ou le trafic international de ces précieux nègres qui blanchissent en vieillissant.

On venait de divers points du Royaume–Uni chez Mlle du Tesson, pour apprendre la littérature et les hautes façons du grand siècle dont elle était la dernière et la plus illustre professeuse.

Mais elle entendait que ces disciples gracieuses fussent encore plus ses amies que ses écolières. Persuadée, peut-être par son expérience personnelle, que le coeur d'une jeune fille est un gouffre de turpitudes et de crimes, elle les incitait à la confiance, les tisonnait de questions bizarres, de suggestives et corruptrices demandes, se faisait l'ouvreuse de leurs âmes.

En échange des aveux dont elle avait soif, elle offrait sa protection. Comme elle avait le renom d'une femme très supérieure, les petites volailles se laissaient ordinairement soutirer, en même temps que leur propre histoire, les histoires plus ou moins carabinées de leurs parents ou de leurs proches.

Mlle du Tesson se disait catholique, mais n'approuvait pas la messe et parlait avec un vif enthousiasme des beautés du protestantisme.

Histoires désobligeantes

Miss Pénélope vivait exclusivement pour assurer le bonheur d'autrui. Cette Écossaise, informée de l'inexistence de Dieu, adorait avec une égale ferveur tous les habitants de la planète.

On la rencontrait sans cesse par les rues, allant porter des consolations aux uns et aux autres. Elle ne pouvait entendre parler d'une catastrophe, d'une maladie ou d'une affliction sans qu'aussitôt elle s'élançât afin de répandre, sur les dolents ou les abîmés, le dictame de ses conseils et l'électuaire de sa compassion.

Elle aurait voulu être partout à la fois et parvint souvent, à force de diligence, à donner l'illusion de l'ubiquité.

On la trouvait, à la même heure, au chevet d'un agonisant, à la réception d'un immortel, dans l'escalier d'un éditeur ou d'un journaliste, dans le salon de quelque juive, à l'ouverture d'un testament ou derrière le cercueil d'un mort.

Elle se faufilait ainsi, pénétrait dans la vie d'une multitude qui finissait par la supposer indispensable à quelque équilibre mystérieux.

Certains même la crurent un ange, mais d'une classe d'anges, il est vrai, non catalogués par saint Denys l'Aéropagite, cantonnés à une distance infinie du Trône de Dieu, dans un steppe désolé du ciel, où les rivières, les sources vives et le savon de Marseille sont inconnus.

C'était, hélas ! un ange malpropre, et je pense que telle fut l'origine peu connue de l'attraction qui avait orbité cette planète folle autour de la fixe Cléopâtre considérée comme un astre sage.

Il eût été difficile de prononcer laquelle des deux l'emportait en immondices. C'était une émulation de saleté, un assaut de crotte, un antagonisme de taches et de sédiments impurs, une compétition de pulvérulences, un conflit de déchirures et de pendeloques, un tournoi d'exhalaisons renardières, de remugles, de relents et d'empyreumes.

Ces deux créatures s'aimaient, d'ailleurs, sans aveuglement et se jugeaient, en toute occasion, avec une extrême indépendance.

- Cette Pénélope est vraiment par trop cochonne, claironnait la du Tesson. Il faudrait une drague pour la nettoyer.
- Je ne conçois pas, flûtait à son tour miss Magpie, que notre chère Cléopâtre se néglige à ce point. C'est à croire qu'elle a résolu d'inspirer le dégoût. L'administration de la voirie devrait bien lui envoyer une équipe.

À cela près, elles se trouvaient infiniment bien et leur amitié marchait à ravir.

Une chose grave, pourtant, les divisait, Cléopâtre voulait qu'on se mariât, n'importe à quel autel.
– Tant qu'on ne vit pas de la «double vie» disait-elle, on ne vit pas en réalité. Physiquement, une femme sans mari *ne respire que par en haut...*

Avec une grande patience et une hauteur de vues difficilement égalable, elle développait à ses insulaires ce considérable axiome.

Pénélope déclarait, au contraire, que le mariage est un état d'ignominie et que la prétendue nécessité de coucher avec un homme est une insoutenable abomination.

Histoires désobligeantes

Ces deux vierges indéfectibles se querellèrent donc fréquemment à ce sujet. Mais la victoire demeurait toujours à la dévorante Cléopâtre qui broyait, en se jouant, les objections de son adversaire.

Elle ne lui concédait qu'un seul point : l'évidente infériorité des hommes, et cela faisait tant de plaisir à Miss Magpie que la discussion finissait.

Tant bien que mal il demeurait acquis à jamais que l'union des sexes est une loi physiologique et que la trop légitime horreur des femmes distinguées pour ce hideux accouplement n'est insurmontable qu'en apparence.

– La littérature manque de femmes, concluait avec énergie la doctoresse et le mariage est l'unique moyen d'en faire. Au petit bonheur ! Et tant pis s'il pousse des hommes à côté.

Un jour, à l'insu de son amie, Cléopâtre fonda une agence matrimoniale, une toute petite agence très discrète qui n'agitait le brandon de ses offres et de ses demandes que dans des journaux d'une irréprochable correction.

Un prospectus anonyme sur papier rose informait les amateurs que *L'Ange gardien du foyer* n'entreprenait que des «mariages d'amour». Il refusait de tremper dans des manigances d'argent, n'offrait pas des virginités douteuses, ne faisait pas scintiller aux yeux des aventuriers des grappes et des girandoles de millions.

Non. *L'Ange gardien* s'était donné pour mission exclusive de rapprocher les «coeurs d'élite» qui, sans lui, ne se fussent jamais connus, de faciliter des rencontres et des pourparlers d'une innocence garantie. Il battait le rappel des candeurs ignorées, des lys dans l'ombre, des âmes pures et meurtries que le monde ne comprend pas, ne se prêtait, en définitive, qu'à des alliances complètement et absolument irréprochables.

Cette noble entreprise eut quelque succès. De vieilles puretés tremblantes d'espoir jaillirent de leurs antres, et coururent vider leurs économies dans les mains de Cléopâtre.

Une institutrice genevoise très austère et un vieillard décoré tout à fait affable recevaient les visiteurs ou les visiteuses et rédigeaient la correspondance.

La fondatrice ne payait de sa personne que dans certains cas difficiles où l'éloquence était nécessaire. Elle se faisait appeler alors Mme Aristide.

Un beau jour, «environ le temps que tout aime et que tout pullule», Pénélope, oui, Pénélope elle-même se présenta, réclamant aussi l'époux idéal !...

Je n'y étais pas, malheureusement, mais il paraît que ses exigences furent excessives et qu'il fallut l'intervention de Mme Aristide.

Quelle rencontre et quelle scène ! Cléopâtre enragée de son anonyme dévoilé et Pénélope furieuse d'être prise en flagrant délit de concupiscence, tout à coup sortirent leurs âmes, leurs véritables âmes de mégères, mille fois plus puantes et plus odieuses que leurs carcasses, et réciproquement se les retournèrent sur la tête comme des pots de chambre.

Terrible châtement d'un dentiste

Enfin, monsieur, me ferez-vous l'honneur de me dire ce que vous désirez ?

Le personnage à qui s'adressait l'imprimeur était un homme absolument quelconque, le premier venu d'entre les insignifiants ou les vacants, un de ces hommes qui ont l'air d'être au *pluriel* tant ils expriment l'ambiance, la collectivité, l'indivision. Il aurait pu dire *Nous*, comme le Pape, et ressemblait à une encyclique.

Sa figure, jetée à la pelle, appartenait à l'innombrable catégorie des faux mastocs du Midi que nul croisement ne peut affiner et chez qui, cependant, tout, jusqu'à la grossièreté même, n'est qu'apparence...

Il ne put répondre sur-le-champ, car il était hors de lui et faisait précisément, à cette minute, une tentative désespérée pour être quelqu'un. Ses gros yeux pleins d'incertitude roulaient, presque jaillissant de leurs orbites, comme ces billes de jeu de hasard qui semblent hésiter avant de choir dans l'alvéole numérotée où va s'accomplir le destin d'un imbécile.

– Eh ! bougre de bougre, exclama-t-il, à la fin, dans un fort accent de Toulouse, ce n'est pas le tonnerre de Dieu peut-être que je viens chercher dans votre boutique. Vous allez me conditionner un cent de lettres de faire-part pour un mariage.

– Très bien, monsieur. Voici nos modèles, vous pourrez faire votre choix. Monsieur désire-t-il un tirage de luxe sur beau vergé ou sur japon impérial ?

– Du luxe ? parbleu ! On ne se marie pas tous les jours. Je pense bien que vous n'allez pas m'exécuter ça sur des torche-culs. Tout ce qu'il y a de plus impérial, c'est entendu. Mais surtout ne vous avisez pas de me foutre *un encadrement noir*, bon Dieu de bon Dieu !

L'imprimeur, simple bonhomme de Vaugirard, craignant d'être en présence d'un fou qu'il ne fallait pas exciter, se contenta de protester avec mesure contre le soupçon d'une telle négligence.

Quand il fut question de libeller la copie, la main du client tremblait si fort que l'ouvrier dut écrire sous sa dictée :

«Monsieur le docteur Alcibiade Gerbillon a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Antoinette Planchard. La bénédiction nuptiale sera donnée dans l'église paroissiale d'Aubervilliers».

– Vaugirard et Aubervilliers, ça ne se touche guère ! pensa le typo qui se fit doucement régler.

Évidemment, ça ne se touchait pas. Il y avait bien quinze heures que le docteur Alcibiade Gerbillon, chirurgien-dentiste, errait dans Paris.

Toutes les autres démarches relatives à son mariage qui devait se faire dans deux jours, il venait de les accomplir tranquillement, à la manière d'un somnambule. Seule, cette formalité de la circulaire l'avait bouleversé. Voici pourquoi.

Gerbillon était un *assassin* privé de repos.

L'expliquera qui pourra. Ayant consommé son crime de la manière la plus lâche et la plus ignoble, mais sans aucune émotion, comme une brute qu'il était, le remords n'avait commencé pour lui qu'à l'arrivée d'une missive imprimée, largement encadrée de noir, par laquelle toute une famille éplorée le suppliait d'assister

aux obsèques de sa victime.

Ce chef-d'oeuvre typographique l'avait affolé, détraqué, perdu. Il arracha de très bonnes dents, aurifia maladroitement de négligeables chicots, s'acharna sur des gencives précieuses, ébranla des mâchoires que le temps avait respectées, infligeant à sa clientèle des supplices tout à fait nouveaux.

Sa couche d'odontotechnicien solitaire fut visitée par de sombres cauchemars, dont grincèrent jusqu'aux dentiers en caoutchouc vulcanisé qu'il avait lui-même construits dans les orifices des citoyens éperdus qui l'honoraient de leur confiance.

Et la cause de ce trouble était exclusivement le banal message qu'avaient accueilli d'une âme si calme tous les patentés notables des alentours, – Alcibiade étant un de ces adorateurs du Moloch des Imbéciles, à qui l'Imprimé ne pardonne pas.

Le croira-t-on ? Il avait assassiné, véritablement assassiné *par amour*.

La justice veut sans doute qu'un tel crime soit imputable aux lectures de dentiste qui faisaient l'aliment unique du cerveau de ce meurtrier.

À force de voir dans les romans-feuilletons les situations amoureuses dénouées de façon tragique, il s'était laissé gagner peu à peu à la tentation de supprimer, d'un seul coup, le marchand de parapluies qui faisait obstacle à son bonheur.

Ce négociant jeune et superbement endenté dont il n'avait aucune occasion de dévaster la mâchoire, était sur le point d'épouser Antoinette, la fille du gros quincaillier Planchard, pour laquelle brûlait silencieusement Gerbillon depuis le jour où, lui ayant cassé une molaire turberculeuse, la charmante enfant s'était pâmée dans ses bras.

On allait publier les bans. Avec la décision rapide qui fait les dentistes si redoutables, Alcibiade avait machiné l'extermination de son rival.

Un matin d'averse torrentielle, le marchand de parapluies fut trouvé mort dans son lit. L'examen médical rendit manifeste qu'un scélérat de la plus dangereuse espèce avait étranglé ce malheureux pendant son sommeil.

Le diabolique Gerbillon, qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir, confirma cet avis audacieusement et s'honora d'une logique implacable dans la démonstration scientifique du forfait. Ses mesures, d'ailleurs, étaient si bien prises qu'après une enquête aussi vaine que méticuleuse, la justice fut obligée de renoncer à découvrir le coupable.

Le dentiste sanguinaire fut donc sauvé, mais non pas impuni, ainsi que vous l'allez voir.

Comme il entendait que son crime lui profitât, le marchand de parapluies était à peine sous la terre qu'il commença le siège d'Antoinette.

L'attitude supérieure qu'il avait montrée au cours de l'enquête, les lumières dont il avait inondé ce drame obscur, enfin l'empressement respectueux de sa compassion délicate pour une jeune personne frappée si cruellement, lui facilitèrent l'accès de son coeur.

Histoires désobligeantes

Ce n'était pas, à vrai dire, un coeur difficile à prendre, une Babylone de coeur. La fille du quincaillier était une vierge raisonnable et bien portante qui ne s'abîma que très peu dans sa douleur.

Elle ne prétendit pas à la vaine gloire des lamentations éternelles, n'afficha point d'être inconsolable. – On ne vit pas pour les morts, un mari perdu, dix de retrouvés, etc., lui murmurait Alcibiade. Quelques sentences tirées du même gouffre lui dévoilèrent bientôt la noblesse de cet arracheur qui lui parut transcendant.

– C'est votre coeur, Mademoiselle, que je voudrais extirper, lui dit-il un jour. Parole décisive.

Ce mot charmant que l'éducation de la jeune fille lui permit heureusement de savourer, la détermina. Gerbillon, d'ailleurs, était un époux sortable. On s'entendit aisément et le mariage s'accomplit.

Pourquoi fallut-il qu'un bonheur si chèrement conquis fût empoisonné par le souvenir du mort ? La fameuse lettre de deuil dont l'impression commençait à s'effacer, n'avait-elle pas réapparu dans l'imagination de ce meurtrier qui se croyait bêtement dénoncé par elle ? L'avant-veille de son mariage, – on vient de le voir, – l'obsession était revenue plus forte, le poussant à la folie, le faisait errer tout un jour, comme un fugitif, dans ce Paris qu'il n'habitait pas, jusqu'à l'heure terrible où il avait enfin trouvé l'énergie de commander ses billets de mariage à cet imprimeur de Vaugirard qui avait certainement deviné son crime.

C'était bien la peine d'avoir été si malin, si débrouillard, d'avoir si bien dépiqué la justice et d'avoir, contre toute espérance, obtenu la main d'une femme qu'on idolâtrait, pour en arriver à cette misère d'être fréquenté par des hallucinations !

L'ivresse des premiers jours ne fut qu'un répit. Les fines cornes du croissant de la lune de miel des nouveaux époux n'avaient pas encore cessé de piquer l'azur, qu'il se produisit un germe de tribulation.

Alcibiade, un matin, découvrit le portrait du marchand de parapluies. Oh ! une simple photographie qu'Antoinette avait innocemment acceptée de lui lorsqu'elle se croyait à la veille de l'épouser.

Le dentiste outré de fureur la mit en pièces aussitôt sous les yeux de sa femme que cette violence révolta, bien que la relique ne lui parût pas fort précieuse.

Mais en même temps, – parce qu'il est impossible de détruire quoi que ce soit, – l'image hostile qui n'existait auparavant sur le papier que comme le reflet visible de l'un des fragments de l'indiscernable Cliché photographique dont l'univers est enveloppé, s'alla fixer dans la mémoire soudainement *impressionnée* de Mme Gerbillon.

Hantée, dès lors, par ce défunt dont le souvenir lui était devenu presque indifférent, elle ne vit plus que lui, le vit sans cesse, le respira, l'exhala par tous ses pores, en satura par tous ses effluves son triste mari qui fut, à son tour, surpris et désespéré de toujours trouver ce cadavre entre elle et lui.

Au bout d'un an, ils eurent un enfant épileptique, un enfant mâle monstrueux qui avait la figure d'un homme de trente ans et qui ressemblait d'une façon prodigieuse à l'assassiné de Gerbillon.

Le père s'enfuit en poussant des cris, vagabonda comme un insensé pendant trois jours, et le soir du quatrième, s'étant penché sur le berceau de son fils, l'étrangla en sanglotant.

La Fin de don Juan

Ça fait du bien de causer avec un homme qui n'a qu'une tête.
JULES VALLÈS

– Et le misérable est mort comblé de biens, tel qu'il a vécu. Il n'eut pas même l'excuse d'être un dissipateur, un prodigue. Il était, dit-on, le premier du monde pour placer avantageusement ses capitaux. Enfin, il est mort sans aucune infirmité, en pleine possession de lui-même, quoique très vieux, comme un patriarche d'avant le déluge. Cela me paraît un peu fort. Sans exiger assidûment «le doigt de Dieu», à la façon d'un potache allaité par les bons pères, on voudrait tout de même, pour l'honneur de la Justice, que l'agonie de ce malfaiteur eût été moins douce.

Ainsi parlait un homme sans malice qu'offusquait l'insolente gloire du marquis de la Tour de Pise.

Ce personnage trop connu venait à peine d'expirer. Longtemps on l'avait cru éternel. Né dans la joyeuse Angleterre, dès le commencement de l'émigration, quand Louis XVI avait encore sa tête sur ses épaules, un bruit public le disait vert galant encore aux environs de la nonantaine. Prodige peu vérifié, sans doute, mais accrédité par l'enthousiasme de quelque disciples frileux qui avaient eux-mêmes dépassé soixante ans.

Le fait est que le marquis Hector de la Tour de Pise lançait des rayons, comme un ostensor. Il passait pour indiscutable que des reines avaient autrefois crevé d'amour «en entrant dans sa chambre» et que tout un peuple d'Ariane sanglotait à cause de lui.

Bien longtemps avant le célèbre Beauvivier qui nous console, il avait su mettre sa personne en adjudication et même en *actions*. De là son opulence. Jusque dans les derniers jours, on vit les familles les plus hautaines payer très cher des *coupons* de son alcôve...

Telle était du moins la légende universellement acceptée sur ce mange-cœur, dont les boutons de culotte, montés en pendant d'oreilles, sont regardés, à l'heure présente, comme d'incalculables bijoux. – Mon cher monsieur, répondit la Sage-Femme, vous n'y êtes pas du tout. Je n'ai point assisté à la mort de cette crapule, mais je peux vous assurer qu'il n'y eut jamais d'Ixion plus cruellement châtié. Imaginez tout ce qu'il vous plaira, vous n'arriverez jamais à cette horreur. Asseyez-vous donc sur ce fœtus qui vous tend les bras et prêtez-moi votre attention. J'ai, ce matin, l'humeur narrative.

Le marquis Hector était un bel homme, c'est certain, et il avait toute la mine d'un grand seigneur. Ses envieux n'ont jamais trouvé moyen de le nier. Il était si différent de la multitude qu'aussitôt qu'il apparaissait, *tout le monde avait l'air de se ressembler*.

Il aurait pu se faire voir en public pour de l'argent, comme un vrai monstre. Il se contenta de se faire voir en particulier pour des sommes considérables que, d'ailleurs, il plaçait avec un extrême soin dans les entreprises les plus sérieuses. On sait le flair de spéculateur qu'il manifesta au milieu des pires complications.

Mais cela est d'un intérêt médiocre. À une époque où tous les hommes sont sur le trottoir, à peu près sans exception, le putanat de ce gentilhomme et ses concomitantes aptitudes financières n'ont rien d'inouï. Les deux choses vont si bien ensemble.

J'ai beaucoup mieux à vous offrir, et c'est une horreur difficilement imaginable que je vous ai promise, n'est-ce pas ? Si votre soif d'une expiation ne s'apaise pas après mon récit, c'est que rien ne serait capable de l'apaiser.

Histoires désobligeantes

Et d'abord, savez-vous seulement ce qu'il y avait à expier ? Non. Vous pensez, comme le premier venu, à l'existence plus ou moins odieuse d'un vampire exclusivement occupé de ses turpitudes, perdant près d'un siècle au travers duquel il coula tel qu'un ruisseau de putréfaction, et n'ayant jamais regardé le visage de ceux qui peinent et qui souffrent. Point de vue banal comme un prône, mon digne monsieur. Il s'agit de quelque chose de bien autrement superfin.

Vous me faites, sans doute, l'honneur de croire que je me fous du secret professionnel, comme doit faire toute sage-femme, de première classe, bien entendu. Nous laissons cela aux médecins qui n'ont pas d'autre moyen d'éviter le bagne, la plupart du temps.

Eh ! bien, j'ai eu pour client le bel Hector qui fut marié deux fois et qui tua au moins l'une de ses deux femmes, sans avoir besoin que je l'aïdasse dans cette besogne. Il fonctionnait tout seul à ravir et il n'avait recours à personne.

J'ai tout bêtement accouché sa première, puis sa seconde, dix ans après, vers la fin du règne de Louis-Philippe, comme j'eusse accouché des portières ou des filles publiques. Le marquis avait tenu à être seul avec moi dans l'une et l'autre circonstance.

La première fois nous amenâmes une espèce de chèvre-pieds sans yeux ni bouche, qui avait, en guise de nez, une espèce de membrane flasque et pendante que je ne vous décrirai pas, homme impressionnable... La Tour de Pise, doué du sang-froid des morts, s'empara de l'avorton avant que j'eusse pu m'y opposer et l'offrit aux baisers de la mère qui en mourut deux heures après.

Le second enfant du marquis eut deux têtes sur un fuseau de corps, à peu près sans jambes ni bras, et c'était une autre édition de *la même image*.

Cette fois, l'accouchée ne put rien voir. Je roulai dans mon tablier la petite abomination et m'élançai hors de la chambre. Je perdis ainsi la clientèle du noble seigneur, mais j'avais deviné beaucoup de choses, et plus tard, j'en appris d'autres encore...

– Vous êtes persuadé maintenant, continua la terrible matrone en baissant la voix de manière étrange, que je viens de vous raconter le Crime et le Châtiment. Voici que déjà se détend la fibre d'airain de votre implacable justice, comme se détendraient les boyaux d'une guitare dans laquelle trente chiens auraient pissé. Or, vous y êtes moins que jamais, entendez-vous ?

Dans notre métier, on est précisément à la bouche de l'égout, et on en voit sortir de telles choses qu'il devient, à la longue, difficile de s'étonner. Pourtant, monsieur, l'homme dont nous parlons m'a étonnée et m'étonne encore, jusqu'à l'épouvante.

S'il n'y avait eu que ce que vous venez d'entendre, cet homme ne serait, en définitive, qu'une horrible canaille de plus dans la foule de nos canailles et mériterait à peine qu'on le mentionnât. Mais, je vous le répète, c'est autre chose, et la punition vous fera trembler si vous êtes capable de la comprendre.

Avez-vous remarqué la bizarrerie de *l'identité* du phénomène monstrueux, se reproduisant, à dix ans d'intervalle, avec deux femmes légitimes, épousées pour leur argent, cela va sans dire ? Je suis persuadée que l'expérience aurait indéfiniment donné le même résultat.

Pour parler net, le marquis était un IDOLATRE, un fervent et rigoureux idolâtre, intérieurement configuré à la ressemblance de son Dieu et qui ne pouvait que la reproduire *extérieurement* dans ses

tentatives de progéniture.

Il adorait chez lui, dans un oratoire mystérieusement éclairé, cette partie de son propre corps que les prêtres de Cybèle tenaient autrefois en si grand honneur. *Il l'avait fait mouler sur lui-même* par un ouvrier fort habile et l'objet, exposé dans une sorte de tabernacle, recevait, chaque jour, les obsécration de ce Corybante que les mondains croyaient un viveur, – absolument comme les petits cabillauds de l'internat ont avalé que le bouddhiste Charcot était médecin. On ne saura jamais le nombre des gens qui sont autre chose que ce qu'ils paraissent aux yeux des contemporains.

Cela, monsieur, c'était son vrai crime, l'attentat suprême pour ceux qui savent et pour ceux qui voient dans la profondeur. Tout le reste en découlait.

Voici, maintenant, l'expiation qui dura dix ans, jusqu'à la veille de sa mort.

Chaque nuit, un très grand et très beau vieillard que les plus fières avaient aimé et que connaissaient maintenant toutes les rôdeuses, était invariablement rattaché dans l'ombre, à la dernière heure des retapes.

On savait son goût et le dialogue s'engageait, aussi crapuleux que possible du côté de la femme, tout à fait humble du sien, car il tenait à jouer le rôle d'un sale client consumé d'inavouables désirs.

Au bout de quelques minutes mesurées par un infallible chronomètre, on s'entendait naturellement.

La femme, alors, s'appuyant au mur, lui tendait alternativement l'un et l'autre pied, et l'octogénaire vautre sur le sol, – quelque temps qu'il fût, – léchait, en grognant d'extase, *le dessous de ses bottines*.

Telle fut la dernière exigence du petit Dieu de ce vainqueur que trois générations d'imbéciles égalèrent à Don Juan.

Le Frôleur compatissant

Je le connus en 1864, lorsqu'il était à peine un adolescent. Nous vécûmes ensemble plus de vingt ans et je l'ai aimé comme on aime rarement un frère.

Aujourd'hui que le malheureux est descendu un peu au-dessous des morts, je peux bien dire que je fus pour lui l'éducateur le plus diligent, le plus attentif, le plus dévotieux.

Tout ce qu'il y eut de bon dans sa pauvre âme, – aussi dépourvue maintenant que les greniers de la Famine, – il le reçut de ma bouche, comme sont nourris les enfants des aigles de nuit qu'épouvante la lumière.

J'empruntai à la lampe des autels, à la lampe qui ne s'éteint pas, la flamme tranquille et droite qu'il fallait pour désobstruer une intelligence naturellement élaboratrice de ténèbres.

Étant l'aîné, je le pris sur mes épaules et, durant un tiers de ma triste vie, je l'ai porté dans la rosace des horizons, le séparant chaque jour un peu plus des niveaux fangeux, à mesure que je grandissais moi-même, et je suis à jamais courbaturé de ce portement.

J'aurais eu horreur de me plaindre, cependant. J'étais si sûr d'avoir arraché une proie au Démon de la Sottise, une proie d'autant plus précieuse qu'elle semblait, à l'avance, dévolue, par son extraction, à ce Captateur de la multitude.

Némorin Thierry avait été récolté d'une basse branche de ce néflier de la Bourgeoisie dont les fruits pourrissent aussitôt qu'ils touchent le sol. Il tenait, par conséquent, de ses auteurs, un esprit béant aux idées médiocres et rétractile à toute impression d'ordre supérieur.

Pédagogie plus que difficile, tour de force continu. Il fallait, d'une main, boucher l'entonnoir et, de l'autre, lubrifier les petits conduits, sarcler le terroir et greffer le sauvageon, écheniller et provigner tout à la fois.

Il était indispensable de tirer ce pauvre être de lui-même, de le tamiser, de le filtrer, de l'inaugurer enfin, de lui conditionner, en quelque manière, un petit fantôme plus vivant qui lui soutirât peu à peu son identité.

Les résultats furent tels, en apparence, que je suis excusable d'avoir pu me considérer moi-même comme un thaumaturge, au point d'oublier la loi formelle de régression à leur type rudimentaire, des bêtes ou des végétaux dont on interrompt la culture.

J'eus le malheur de ne pas entendre les rappels incessants du gratte-cul primordial et indéfectible.

Je crus, en un mot, que ce pauvre Némorin pouvait marcher seul et l'ayant étayé vingt ans, je commis l'imprudence irréparable de le déposer sur le sol.

Ce qu'il est devenu, je ne sais pas comment j'aurai la force de le dire, mais pouvais-je supposer que tant d'efforts seraient si complètement, si abominablement perdus, dès le premier jour, et n'auraient pas d'autre salaire que cette amertume infinie d'en constater à la fin l'inutilité ?

On le nommait le doux Thierry et ce n'était pas une antiphrase. Il était doux comme les plumules des colombes, doux comme les saintes huiles, doux comme la lune.

Qu'on ne me soupçonne pas ici d'exagération. Il était vraiment si doux qu'on ne pouvait imaginer un individu appartenant au sexe mâle et, par conséquent, appelé à la reproduction de l'espèce, qui le pût être davantage.

Il fondait dans la main comme du chocolat, lénifiait l'ambiance, faisait penser aux cocons des chenilles les plus soyeuses. Rien n'aurait pu le mettre en colère, exciter son indignation, et ce fut le désespoir d'un éducateur acharné à viriliser le néant, de ne jamais obtenir le plus pâle éclair, quelque furieusement qu'il attisât et qu'il fourgonnât cette conscience gélatineuse.

Plusieurs fois, j'entrepris de me rassurer en supposant une de ces natures que je demande la permission de nommer *encharistiques* «trempées d'ambrosie et de miel», disait Chénier, dont la force consiste précisément à tout endurer et qui semblent placées aux confins des tourbes humaines pour amortir les collisions ou les bousculades.

Mais cet état n'est présumable qu'accompagné de la prédestination théologique, et, par malheur, – je le reconnus trop tard, – certaines appétences ou velléités obscures écartaient absolument l'hypothèse du «vase élu», où se complaisait ma jocrisserie de précepteur.

Le doux Thierry était simplement un petit cochon et appartenait à la race peu dominante des Frôleurs compatissants.

Quand commença-t-il à frôler et à compatir ? En quel avril de néfaste germination se développa tout à coup ce penchant bifide ? C'est Dieu qui le sait. Lui-même probablement n'aurait pu le dire, lorsqu'il paraissait capable encore de dire quelque chose et d'articuler des sons véritablement humains.

Ce que je sais bien, c'est qu'un beau jour, il se trouva complètement outillé pour la fonction. Les bureaux d'omnibus, les crèmeries achalandées par les petites ouvrières, les vestibules des gares, les églises même, furent les hippodromes de son choix.

Pénétré de cette idée qu'il lui fallait absolument une compagne, il la voulut *simple* avant toutes choses et, dès lors, par une conséquence aussi nécessaire que la translation des Globes, l'albumine de ses ancêtres exigea rigoureusement que la vulgarité sentimentale fût toujours l'élue de son cœur.

D'horribles souillasse minaudières lui parurent indécomposables comme la lumière de l'Empyrée. Mais le nombre en était si grand qu'il ne put jamais parvenir à fixer sa dilection.

Don Juan des trotteurs mûrs et des couturières galvanoplastiques en instance de protecteurs, il cherchait assidûment l'Objet idéal au milieu des foules.

Avec une patience merveilleuse que nul fiasco ne déconcerta, il s'acharnait à découvrir la pleureuse tendre sur le sein de laquelle il eût pu poser, comme une gerbe de mimosas, son front chauve et pleine d'amnisties.

Peu doué, dans le sens physiologique, il réprouvait en amour les pulsations vives et ne réclamait, sans doute, que très rarement les joies inférieures.

Ce qui l'enivrait, le délectait, le désopilait, saboulait son âme de délices et répandait en toute sa personne le benjoin ou l'oliban des béatitudinaires langueurs, c'était de *toucher à peine*, de palper infiniment peu, de promener çà et là – comme le bout de l'aile du zéphire, – son appareil de tactilité ; cependant qu'il exhalait de mélodieux et pitoyables gémissements sur le triste sort des muguetts ou des liserons flétris que foule aux pieds l'indélicatesse des aventuriers de la paillardise.

Histoires désobligeantes

Une si belle constance devait être récompensée. Béatrix apparut un jour à l'itinérant des cieux.

Vous éclateriez de rire tant que vous voudrez, mais c'est comme ça. Elle s'appelait réellement Béatrix et piquait à la mécanique.

Némorin la rencontra dans un établissement de bouillon et la frôla sans lassitude pendant sept années. Ses entrailles, il est vrai, s'entr'ouvrirent souvent, même alors, à d'intercalaires infortunes qui sollicitaient son pizzicato. Il ne se fût pas permis de claquemurer ainsi complètement sa vocation.

Béatrix, de son côté, ne parut avoir nulle soif de le confisquer, entreprit même, tous les printemps et tous les automnes, le licenciement de ce tripoteur lacrymal qui se cramponnait toujours.

N'importe, elle était quand même l'Idéale et la mort seule put la délivrer.

Combien de fois, lorsque j'essayais encore de le ressaisir, combien de fois, juste ciel ! et avec quels yeux baignés d'infini, m'en parla-t-il, comme les premiers chrétiens parlaient de leur Dieu, sous la dent des bêtes !

Enfin, je le répète, cette liturgie de petits frissons et de soupirs lents permit à la terre de rouler sept fois autour du soleil.

– Est-elle du moins ta maîtresse ? lui demandais-je quelquefois.

Question brutale, j'en conviens, qui le faisait aussitôt remonter dans son vitrail. Sa réponse négative expirait dans un geste pieux.

Ai-je besoin de le dire ? Béatrix puait de la bouche et peut-être aussi, je pense, de ses larges pieds. Elle était si dinde qu'on se sentait pousser des caroncules au bout d'un quart d'heure de conversation.

Ses manières correspondaient à sa figure qu'on eût crue tirée du saloir d'un charcutier de la populace.

Hargneuse, en même temps, à faire avorter des chiennes, et pudibonde comme l'arithmétique, elle accueillait sans trop d'aigreur, dans son lit très pur, les suffrages crépusculaires de quelques boucs épuisés du petit négoce.

Le doux Thierry dut se résigner six fois sur dix, en lâchant des pleurs, à trouver la porte close. Il arriva même qu'on faillit le précipiter dans l'escalier, sous l'averse des malédictions les plus ordurières. Ces violences, qui le contristaient, lui parurent, néanmoins, dériver d'une âme tout à fait divine et quadruplèrent naturellement sa ferveur.

– Elle a tant souffert ! disait-il, élevant ses deux mains jointes vers l'azur pris à témoin.

Béatrix, d'ailleurs, percevait en dîners ou petits cadeaux l'octroi de ce culte et toujours, dès le lendemain, clarifiait admirablement la situation.

Cette râclure de fille lui fit avaler cinq cents fois – en un autre style sans doute, mais avec quelle facilité ! – le mot fameux de l'éblouissante Courtisane : « Ah ! vous ne m'aimez plus ! vous croyez ce que vous voyez et vous ne croyez pas ce que je vous dis ! »

Némorin lui-même, dans l'élan sublime de sa foi, rencontra des mots qui me confondirent.

Histoires désobligeantes

– *Elle m'a tout expliqué !* me dit-il, un jour, ayant aperçu, quelques heures auparavant, chez la bien-aimée, une paire de pantoufles d'homme et un râtelier de pipes *culottées* pour la plupart, – beaucoup plus, sans doute, que n'aurait pu le faire supposer l'endroit. Elle lui avait tout expliqué !...

Mais maintenant ? Ah ! maintenant, c'est la mort qu'on frôle et la sale mort, je vous en réponds. C'est la mort ignoble qui ne demande pas de compassion et qui n'en offrit jamais à personne. C'est la Mort liquide...

Mon Dieu ! mon Dieu ! je l'avais pourtant tenu dans mes bras, cet enfant du Rien, ce fils de l'Inexistant, ce jumeau de l'Insignifiance et de l'Illusion dont j'espérais former un être vivant !

J'avais tenté de lui inspirer mon âme. J'avais travaillé, souffert, prié, crié, sangloté pour lui, des années, les plus chères et les plus précieuses de la vie !

J'avais pris sur moi des peines affreuses qu'il n'aurait pas eu la force de porter. Tout ce qu'un homme peut faire, je crois l'avoir fait, vraiment.

Pour qu'il fût armé contre les assignations du néant, j'avais fait passer devant lui, j'avais déroulé sur lui les images que rien n'efface ; je m'étais exterminé pour lui dessiner un trompe-l'oeil des réalités qui ne peuvent pas finir... et je n'ai pas même obtenu de réaliser une canaille...

Il demande aujourd'hui, gâteusement, du matin au soir, qu'on ne plante pas de *croix* sur sa tombe, et il faut soutenir sa lèvre inférieure quand on lui donne à manger, avec une petite cuiller d'étain.

Une idée médiocre

Ils étaient quatre et je les ai trop connus. Si cela ne vous fait absolument rien, nous les nommerons Théodore, Théodule, Théophile et Théophraste.

Ils n'étaient pas frères, mais vivaient ensemble et ne se quittaient pas une minute. On ne pouvait en apercevoir un sans qu'aussitôt les trois autres apparussent.

Le chef de l'escouade était naturellement Théophraste, le dernier nommé, l'homme aux *Caractères* et je pense qu'il était digne de commander à ses compagnons, car il savait se commander à lui-même.

C'était une manière de puritain sec, harnaché de certitudes, méticuleux et auscultateur. Extérieurement, il tenait à la fois du blaireau et de l'estimateur d'une succursale de mont-de-piété, dans un quartier pauvre.

Quand on lui disait bonjour, il avait toujours l'air de recevoir un nantissement et sa réponse ressemblait à l'évaluation d'un expert.

Intérieurement, son âme était l'écurie d'un mulot inexorable, de l'espèce de ceux qu'on élève avec tant de sollicitude en Angleterre ou dans la cité de Calvin pour le transport des cercueils blanchis.

Il ne voulait pas cependant qu'on l'imaginât protestant, s'affirmait catholique jusqu'à la pointe des cheveux, ostensiblement mettait à sécher son cœur sur les échelas de la Vigne des élus.

Son fonds, c'était d'être *chaste*, et surtout de le paraître. Chaste comme un clou, comme un sécateur, comme un hareng saur ! Ses acolytes le proclamaient immarcescible et ineffeuillable, non moins albe et lactescent que le nitide manteau des anges.

Oserai-je le dire ? Il regardait les femmes comme du caca et le comble de la démence eût été de l'inciter à des gaillardises. D'une manière générale, il désapprouvait le rapprochement des sexes et toute parole évocatrice d'amour lui semblait une agression personnelle.

Il était si chaste qu'il eût condamné la jupe des zouaves.

Telle, à larges traits, la physionomie de ce chef.

Qu'il me soit permis d'esquisser les autres.

Théodore était le lion du groupe. Il en était l'orgueil, la parure et c'était lui qu'on mettait en avant lorsqu'il s'agissait de diplomatie ou de persuasion, car Théophraste manquait d'éloquence.

Il est vrai qu'en ces occasions, Théodore se soûlait pour mieux rugir, mais il s'en tirait à la satisfaction générale.

C'était un petit lion de Gascogne, malheureusement privé de crinière, qui se flattait d'appartenir à la célèbre famille, à peu près éteinte aujourd'hui, des Théodore de Saint-Antonin et de Lexos, dont les rives de l'Aveyron connurent la gloire.

On eût été malvenu d'ignorer que ses armes, les fières et nobles armes de ses aïeux, étaient sculptées au porche ou dans un endroit quelconque de la cathédrale d'Albi ou de Carcassonne. Le voyage était trop

coûteux pour qu'on entreprît une vérification, inutile d'ailleurs, puisqu'il donnait sa parole de gentilhomme.

Ces armes calquées avec attention sur du papier végétal, à la Bibliothèque nationale, ne me furent pas montrées, mais la devise : *Par là sambleu !* m'a toujours paru aussi simple que magnifique.

Bref, ce Théodore fascinait, éblouissait ses amis dont l'ascendance n'était, hélas ! que de croquants. Cependant, il ne pouvait être leur caporal, parce que tout éclat doit céder à la sagesse. C'était le terne mais impeccable Théophraste qui les avait unis en faisceau pour que les orages de la vie ne pussent les rompre. C'était lui qui les maintenait ainsi chaque jour, leur enseignant la vertu, leur apprenant à vivre et à penser, et le bouillant Achille avait noblement accepté d'obéir à l'oracle Nestor.

Théodule et Théophile peuvent être expédiés en quelques mots. Le premier n'avait de remarquable que son apparente robustesse de boeuf docile et plein d'inconscience à qui on eût pu faire labourer un cimetière. Il était simplement heureux de marcher sous l'aiguillon et n'avait presque pas besoin de lumière.

Le second, au contraire, marchait par crainte. Il ne trouvait pas le faisceau bien spirituel ni bien amusant ; mais s'étant laissé ligoter par Théophraste, il n'osait pas même concevoir la pensée d'une désertion et tremblait de déplaire à cet homme redoutable.

C'était un garçon très jeune, presque un enfant, qui méritait, je crois, un meilleur sort, car il me parut doué d'intelligence et de sensibilité.

Voici maintenant l'idée misérable, l'imbécile guimbarde d'idée dont ces quatre individus formaient l'attelage. Si quelqu'un peut en découvrir une plus médiocre, je lui serai personnellement obligé de me la faire connaître.

Ils avaient imaginé de réaliser à quatre l'association mystérieuse des *Treize* rêvée par Balzac. Rêve *païen*, s'il en fut jamais. *Eadem velle, eadem nolle*, disait Salluste qui fut une des plus atroces canailles de l'antiquité.

N'avoir qu'une seule âme et qu'un seul cerveau répartis sous quatre épidermes, c'est-à-dire, en fin de compte, renoncer à sa personnalité, devenir nombre, quantité, paquet, fractions d'un être collectif. Quelle géniale conception !

Mais le vin de Balzac, trop capiteux pour ces pauvres têtes, les ayant intoxiqués, cet état leur parut divin, et ils se lièrent par serment.

Vous avez bien lu ? *Par serment*. Sur quel évangile, sur quel autel, sur quelles reliques ? Ils ne me l'ont pas dit, malheureusement, car j'eusse été bien curieux de le savoir. Tout ce que j'ai pu découvrir ou conjecturer, c'est que, par formules exécratoires, et le témoignage de tous les abîmes étant invoqué, ils se vouèrent à cette absurde existence de ne jamais avoir une pensée qui ne fût la pensée de leur groupe, de n'aimer ou détester rien qui ne fût aimé ou détesté en commun, de ne jamais observer le moindre secret, de se lire toutes leurs lettres et de vivre ensemble à perpétuité, sans se séparer un seul jour.

Naturellement, Théophraste avait dû être l'instigateur de cet acte solennel. Les autres n'auraient pas été si loin.

Employés tous quatre dans le même bureau d'un ministère, il leur fut possible de réaliser l'essentielle partie du programme. Ils eurent le même gîte, la même table, les mêmes vêtements, les mêmes créanciers, les

Histoires désobligeantes

mêmes promenades, les mêmes lectures, la même défiance ou la même horreur de tout ce qui n'était pas leur quadrille et se trompèrent de la même façon sur les hommes et sur les choses.

Afin d'être tout à fait entre eux, ils lâchèrent malproprement leurs anciens amis et leurs bienfaiteurs, parmi lesquels un fort grand artiste qu'ils avaient eu la chance incroyable d'intéresser un instant et qui avait essayé de les prémunir contre la tendance de marcher à quatre pattes comme des pourceaux...

Des années s'écoulèrent de la sorte, les meilleures années de la vie, car l'aîné Théophraste avait à peine trente ans, quand l'association commença. Ils devinrent presque célèbres. Le ridicule naissait tellement sous leurs pas, qu'ils durent plusieurs fois changer de quartier.

Les bonnes gens s'attendrissaient à voir passer ces quatre hommes tristes, ces esclaves enchaînés de la Sottise, vêtus de la même manière et marchant du même pas, qui avaient l'air de porter leurs âmes en terre et que surveillaient attentivement les sergots pleins de soupçons.

Cela devait naturellement finir par un drame. Un jour, le combustible Théodore devint amoureux.

On avait aussi peu de relations que possible, mais enfin, on en avait. Une jeune fille que Dieu n'aimait pas crut bien faire en épousant un gentilhomme dont les armoiries embellissaient très certainement la cathédrale d'Albi ou la cathédrale de Carcassone.

Il est bien entendu que je ne raconte pas l'histoire infiniment compliquée de ce mariage qui modifiait, de la manière la plus complète et la plus profonde, l'existence mécanique de nos héros.

Dès les premières atteintes du mal, Théodore, fidèle au programme, ouvrit son cœur à ses trois amis, dont la stupeur fut au comble. D'abord, Théophraste exhala une indignation sans bornes et répandit, en termes atroces, le plus noir venin sur toutes les femmes sans exception.

On faillit se battre et la Sainte-Vehme fut à deux doigts de se dissoudre.

Théodule se liquéfiait de douleur, cependant que Théophile, secrètement affamé d'indépendance et formant des vœux pour qu'une révolution éclatât, mais n'osant se déclarer, gardait un morne silence.

Néanmoins, tout s'apaisa, l'équilibre artificiel fut rétabli ; chaque bloc, un instant soulevé, retomba lourdement dans son alvéole ; et le terrible pion Théophraste, considérant que son troupeau allait, en somme, s'accroître d'une unité, finit par s'épanouir à l'espoir d'une domination plus étendue.

Les inséparables allèrent en corps demander, pour Théodore, la main de l'infortunée qui ne vit pas le gouffre où la précipitait son désir aveugle d'épouser un enfant des preux.

L'enfer commença dès le premier jour. Il avait été convenu que la vie commune continuerait. Les nouveaux époux obtinrent, il est vrai, d'être laissés seuls pendant la nuit, mais il fallut, comme auparavant, que tout le monde fût sur pied à une certaine heure et que nul ne bronchât dans l'observance du règlement le plus monastique.

Théodore dut rendre compte exactement, chaque matin, de ce qui avait pu s'accomplir dans l'obscurité de la chambre conjugale, et la pauvre femme découvrit bientôt avec épouvante qu'elle avait épousé quatre hommes.

Histoires désobligeantes

L'avenir le plus effroyable se déroula devant ses yeux, au lendemain de ses tristes noces. Elle vit en plein la sottise ignoble du rastaquouère dont elle était devenue la femme et l'avalissant état d'esclavage qui résultait de cette affiliation d'imbéciles.

Ses lettres, à elle, furent décachetées par l'odieux Théophraste et lues à haute voix devant les trois autres, en sa présence. Le bison promena sa fiente et sa bave impure sur des confidences de femmes, de mères, de jeunes filles.

Du consentement de son mari, la tyrannie de ce cuistre abominable s'exerça sur sa toilette, sur sa tenue, sur son appétit, sur ses paroles, ses regards et ses moindres gestes.

Étouffée, piétinée, flétrie, désespérée, elle tomba au profond silence et se mit à envier, de tout son coeur, les bienheureux qui voyagent en corbillard et que n'accompagne aucun cortège.

Dans les premiers temps, le quadrille l'enfermait à double tour, quand il allait à son bureau où l'administration ne lui eût pas permis de la conduire.

De très graves inconvénients le forcèrent à se relâcher de cette rigueur. Alors, elle fut libre ou dut se croire libre d'aller et venir, environ huit heures par jour.

Elle ignorait que la concierge, grassement payée, inscrivait ses entrées et ses sorties et que des espions échelonnés dans les rues voisines épiaient avec soin toutes ses démarches.

La prisonnière profita donc de ce simulacre d'élargissement pour s'enivrer d'un autre air que celui du cloître infâme où elle n'osait pas même respirer.

Elle alla voir des parents, d'anciennes amies, elle se promena sur le boulevard et le long des quais. Elle en fut punie par des scènes d'une violence diabolique et devint encore plus malheureuse : car Théodore, en surplus de ses autres qualités charmantes, était jaloux comme un Barbe-Bleue de Kabylie.

C'en était trop. Il arriva ce qui devait naturellement, *infailliblement*, arriver sous un tel régime.

Mme Théodore écouta sans déplaisir les propos d'un étranger qui lui parut un homme de génie en comparaison de tels idiots. Elle le vit aussi beau qu'un Dieu, parce qu'il ne leur ressemblait pas, le crut infiniment généreux parce qu'il lui parlait avec douceur et devint sur-le-champ sa maîtresse, dans un transport d'indicible joie.

Ce qui vint ensuite a été raconté, ces jours derniers, dans un fait divers.

Mais on m'a dit que, le soir même de la chute, les quatre hommes étant réunis, le Démon leur apparut.

La Tisane

Jacques se jugea simplement ignoble. C'était odieux de rester là, dans l'obscurité, comme un espion sacrilège, pendant que cette femme, si parfaitement inconnue de lui, se confessait.

Mais alors, il aurait fallu partir tout de suite, aussitôt que le prêtre en surplis était venu avec elle, ou, du moins, faire un peu de bruit pour qu'ils fussent avertis de la présence d'un étranger. Maintenant, c'était trop tard, et l'horrible indiscretion ne pouvait plus que s'aggraver.

Désœuvré, cherchant, comme les cloportes, un endroit frais, à la fin de ce jour caniculaire, il avait eu la fantaisie, peu conforme à ses ordinaires fantaisies, d'entrer dans la vieille église et s'était assis dans ce coin sombre, derrière ce confessionnal, pour y rêver, en regardant s'éteindre la grande rosace.

Au bout de quelques minutes, sans savoir comment ni pourquoi, il devenait le témoin fort involontaire d'une confession.

Il est vrai que les paroles ne lui arrivaient pas distinctes et, qu'en somme, il n'entendait qu'un chuchotement. Mais le colloque, vers la fin, semblait s'animer.

Quelques syllabes, çà et là, se détachaient, émergeant du fleuve opaque de ce bavardage pénitentiel, et le jeune homme qui, par miracle, était le contraire d'un parfait goujat, craignit tout de bon de surprendre des aveux qui ne lui étaient évidemment pas destinés.

Soudain cette prévision se réalisa. Un remous violent parut se produire. Les ondes immobiles grondèrent en se divisant, comme pour laisser surgir un monstre, et l'auditeur, broyé d'épouvante, entendit ces mots proférés avec impatience :

– Je vous dis, mon père, que j'ai mis du poison dans sa tisane !

Puis, rien. La femme, dont le visage était invisible, se releva du prie-Dieu et, silencieusement, disparut dans le taillis des ténèbres.

Pour ce qui est du prêtre, il ne bougeait pas plus qu'un mort et de lentes minutes s'écoulèrent avant qu'il ouvrît la porte et qu'il s'en allât, à son tour, du pas pesant d'un homme assommé.

Il fallut le carillon persistant des clefs du bedeau et l'injonction de sortir, longtemps bramée dans la nef, pour que Jacques se levât lui-même, tellement il était abasourdi de cette parole qui retentissait en lui comme une clameur.

Il avait parfaitement reconnu la voix de sa mère !

Oh ! impossible de s'y tromper. Il avait même reconnu sa démarche quand l'ombre de femme s'était dressée à deux pas de lui.

Mais alors, quoi ! tout croulait, tout fichait le camp, tout n'était qu'une monstrueuse blague !

Il vivait seul avec cette mère, qui ne voyait presque personne et ne sortait que pour aller aux offices. Il s'était habitué à la vénérer de toute son âme, comme un exemplaire unique de la droiture et de la bonté.

Histoires désobligeantes

Aussi loin qu'il pût voir dans le passé, rien de trouble, rien d'oblique, pas un repli, pas un seul détour. Une belle route blanche à perte de vue, sous un ciel pâle. Car l'existence de la pauvre femme avait été fort mélancolique.

Depuis la mort de son mari tué à Champigny et dont le jeune homme se souvenait à peine, elle n'avait cessé de porter le deuil, s'occupant exclusivement de l'éducation de son fils qu'elle ne quittait pas un seul jour. Elle n'avait jamais voulu l'envoyer aux écoles, redoutant pour lui les contacts, s'était chargée complètement de son instruction, lui avait bâti son âme avec des morceaux de la sienne. Il tenait même de ce régime une sensibilité inquiète et des nerfs singulièrement vibrants qui l'exposaient à de ridicules douleurs, – peut-être aussi à de véritables dangers.

Quand l'adolescence était arrivée, les fredaines prévues qu'elle ne pouvait pas empêcher l'avaient faite un peu plus triste, sans altérer sa douceur. Ni reproches ni scènes muettes. Elle avait accepté, comme tant d'autres, ce qui est inévitable.

Enfin, tout le monde parlait d'elle avec respect et lui seul au monde, son fils très cher, se voyait aujourd'hui forcé de la mépriser – de la mépriser à deux genoux et les yeux en pleurs, comme les anges mépriseraient Dieu s'il ne tenait pas ses promesses !...

Vraiment, c'était à devenir fou, c'était à hurler dans la rue. Sa mère ! une empoisonneuse ! C'était incensé, c'était un million de fois absurde, c'était absolument impossible et, pourtant, c'était certain. Ne venait-elle pas de le déclarer elle-même ? Il se serait arraché la tête.

Mais empoisonneuse de qui ? Bon Dieu ! Il ne connaissait personne qui fût mort empoisonné dans son entourage. Ce n'était pas son père qui avait reçu un paquet de mitraille dans le ventre. Ce n'était pas lui, non plus, qu'elle aurait essayé de tuer. Il n'avait jamais été malade, n'avait jamais eu besoin de tisane et se savait adoré. La première fois qu'il s'était attardé le soir, et ce n'était certes pas pour de propres choses, elle avait été malade elle-même d'inquiétude.

S'agissait-il d'un fait antérieur à sa naissance ? Son père l'avait épousée pour sa beauté, lorsqu'elle avait à peine vingt ans. Ce mariage avait-il été précédé de quelque aventure pouvant impliquer un crime ?

Non, cependant. Ce passé limpide lui était connu, lui avait été raconté cent fois et les témoignages étaient trop certains. Pourquoi donc cet aveu terrible ? Pourquoi surtout, oh ! pourquoi fallait-il qu'il en eût été le témoin ?

Soûl d'horreur et de désespoir, il revint à la maison.

Sa mère accourut aussitôt l'embrasser.

- Comme tu rentres tard, mon cher enfant ! et comme tu es pâle ! Serais-tu malade ?
- Non, répondit-il, je ne suis pas malade, mais cette grande chaleur me fatigue et je crois que je ne pourrais pas manger. Et vous, maman, ne sentez-vous aucun malaise ? Vous êtes sortie, sans doute, pour chercher un peu de fraîcheur ? Il me semble vous avoir aperçue de loin sur le quai.
- Je suis sortie, en effet, mais tu n'as pu me voir sur le quai. *J'ai été me confesser*, ce que tu ne fais plus, je crois, depuis longtemps, mauvais sujet.

Jacques s'étonna de n'être pas suffoqué, de ne pas tomber à la renverse, foudroyé, comme cela se voit dans les bons romans qu'il avait lus.

Histoires désobligeantes

C'était donc vrai, qu'elle avait été se confesser ! Il ne s'était donc pas endormi dans l'église et cette catastrophe abominable n'était pas un cauchemar, ainsi qu'il l'avait, une minute, follement conçu.

Il ne tomba pas, mais il devint beaucoup plus pâle et sa mère en fut effrayée.

– Qu'as-tu donc, mon petit Jacques ? lui dit-elle. Tu souffres, tu caches quelque chose à ta mère. Tu devrais avoir plus de confiance en elle qui n'aime que toi et qui n'a que toi... Comme tu me regardes ! mon cher trésor... Mais qu'est-ce que tu as donc ? Tu me fais peur !...

Elle le prit amoureusement dans ses bras.

– Écoute-moi bien, grand enfant. Je ne suis pas une curieuse, tu le sais, et je ne veux pas être ton juge. Ne me dis rien, si tu ne veux rien me dire, mais laisse-toi soigner. Tu vas te mettre au lit tout de suite. Pendant ce temps, je te préparerai un bon petit repas très léger que je t'apporterai moi-même, n'est-ce pas ? et si tu as de la fièvre cette nuit, je te ferai de la TISANE...

Jacques, cette fois, roula par terre.

– Enfin ! soupira-t-elle, un peu lasse, en étendant la main vers une sonnette.

Jacques avait un *anévrisme* au dernier période et sa mère avait un amant qui ne voulait pas être beau-père.

Ce drame simple s'est accompli, il y a trois ans, dans le voisinage de Saint-Germain-des-Prés. La maison qui en fut le théâtre appartient à un entrepreneur de démolitions.

Le Passé du monsieur

Quatre-vingt mille francs ! monsieur. Vous ne vous embêtez pas. Et vous avez fait comme ça une centaine de lieues pour venir me les demander, à moi ? Vous avez pensé que je n'hésiterais pas une minute à dépouiller ma femme et les enfants que je pourrais faire encore, pour payer les frasques de cette petite drôlesse que je ne reconnais plus du tout pour ma nièce, que je renie, vous m'entendez bien ! Voyons, décidément, vous me prenez pour un jobard. Quatre-vingt mille francs ! Pourquoi donc pas un petit million, pendant que vous y êtes ?

Ces paroles raisonnables me furent dites, il y a quinze ans, par un gros vigneron de la Charente-Inférieure dont la large face ressemblait au derrière d'un singe papion.

Je ne peux pas dire que j'avais eu beaucoup de confiance en allant trouver ce marchand de vins richissime, jusqu'alors inconnu de moi. Je savais trop le dénuement proverbial des millionnaires et leur guigne atroce qui ne permet jamais que la plus mince partie de leur avoir soit disponible au moment précis où on les implore.

Toutefois, l'énormité même de la somme à obtenir me faisait espérer, au moins, quelques égards. Mais, dès le premier coup d'oeil, j'avais eu le pressentiment de mon insuccès fatal et je n'avais accompli la démarche que pour libérer ma conscience.

Démarche, il est vrai, des plus singulières. Il s'agissait de faire entrer dans cette futaille une quantité spécifique de désintéressement familial pouvant équivaloir à la dixième partie d'un million, et j'étais, à coup sûr, l'ambassadeur le plus mal troussé pour ce genre de négociations.

– Mon Dieu ! monsieur, répondis-je, vous êtes vraiment trop aimable de ne pas lâcher tout de suite vos chiens sur moi ou de ne pas envoyer quérir les gendarmes. Cela m'encourage à vous rappeler que j'agis au nom d'une morte, c'est-à-dire pour obéir aux dernières volontés d'une malheureuse fille qu'on enterrait avant-hier. Je ne suis en cela, vous le sentez bien, qu'un mandataire bénévole qui s'est beaucoup dérangé. Libre à vous de ne rien faire et même de renier, tant qu'il vous plaira, votre propre sang. Mais je suis très las de mon voyage et je m'étonne que vous ne m'ayez pas fait encore la plus légère démonstration d'hospitalité.

Ces derniers mots tendant à prolonger l'entrevue de quelques heures durant lesquelles je m'efforcerais d'enlacer mon hôte, ne lui déplurent pas. Il s'adoucit, devint même cordial et me fit déjeuner avec lui/

Mais quelque allumante et suggestive que fût la table du viticole, mes finesses diplomatiques, aussi bien que mon éloquence attendrie, se trouvèrent inefficaces, ainsi que je l'avais prévu, et je n'emportai de cette visite qu'une confirmation plus amère de mon impuissance à pénétrer les carapaces des hippopotames ou des philosophes pachydermateux.

L'histoire de la nièce est peut-être ce que j'ai connu de plus extraordinaire dans le lamentable. Elle se nommait Justine D... et mourut à vingt-huit ans, dans le plus horrible désespoir.

Un tiers de cette existence *trop* longue fut exclusivement et vainement employé à la conquête d'un pauvre homme jugé par elle supérieur, qu'elle adora jusqu'au crime et dont elle voulut, à quelque prix que ce fût, devenir la femme. Notre fin de siècle amincie et spiraliforme, comme la queue d'un porc, doit offrir peu d'exemples d'un pareil ensorcellement.

Le miracle, c'est que cette fleur de passion, cette passiflore d'amour s'était développée dans l'humus le plus réfractaire, dans les conditions les plus défavorables qui se puissent imaginer.

Histoires désobligeantes

C'était une de ces vierges au cordeau, telles que le commerce des tissus ou le monopole des salaisons nous en conditionne, engendrée du flanc estimable d'un négociant qui avait toujours payé recta.

Élevée, par conséquent, dans l'horreur sage des constellations et des auréoles, on devait naturellement ne supposer rien de plus rectiligne que ses sentiments ou ses transports.

Son coeur avait été cultivé comme un jardin potager de peu d'étendue où les moindres plates-bandes seraient calculées pour le pot-au-feu. Pas de ces fleurs inutiles dont l'éclat frivole ne profite pas. Tout au plus quelques violettes en bordure des haricots et de la salade, pour ne pas exiler complètement la poésie.

Deux ou trois tomes dépareillés d'Émile Souvestre ou du grand Dumas, un recueil de morceaux choisis et la quotidienne lecture des faits divers du *Petit Journal* étanchaient surabondamment sa soif littéraire.

Enfin jamais fille n'avait paru plus désignée pour devenir l'ornement et la récompense d'un «honnête homme».

Je ne me charge pas d'expliquer les prodiges non plus que les mystères, et il ne faut pas compter sur moi pour une élucidation psychologique des histoires trop *arrivées* dont je me suis fait le narrateur.

Ce qui est sûr, c'est que l'arbre donna des fruits qui ne permirent plus de le reconnaître et que le potager minuscule produisit des fleurs étranges, probablement exotiques, à la place même où l'on s'attendait à voir sortir des navets ou des pommes de terre.

Une héroïne, une véritable et scandaleuse héroïne d'amour, apparut tout à coup en cette Justine qu'on avait crue digne de s'élever jusqu'au traversin d'un homme d'affaires.

Seulement, pour que la nature ne perdît pas tous ses droits, celui qu'elle aima, beaucoup plus que sa propre vie, était un médiocre parmi les médiocres, un employé blond qui raclait l'alto, léchotait de petits paysages en savon et conservait, à trente ans, le prestige du poil follet de l'adolescence.

Ce basilic des demoiselles de comptoir lui donna l'illusion sublime. Et voici l'incroyable drame qui s'ensuivit.

Narcisse Lépinoche, tel était le nom du vainqueur, ne refusait pas absolument d'épouser Justine. Autant celle-là qu'une autre, après tout. Mais n'ayant, hormis son emploi, que des échéances d'usurier pour tout capital et désirant, au surplus, jeter le filet quelque temps encore, il ne montrait aucune hâte fébrile d'enchaîner à son existence une jeune personne sans le sou dont la beauté n'avait rien de foudroyant.

Je ne l'ai jamais cru sordide, mais un désintéressement héroïque n'était pas son fait ; et puisqu'on parlait d'«entrer en ménage», la prudence rudimentaire n'exigeait-elle pas qu'on attendît au moins l'héritage de l'oncle Tiburce, qui gagnait cent mille francs par an dans ses échaldas et ne tarderait guère, sans doute, à quitter un monde où sa belle âme était en exil ?

Justine se trouvait, en effet, ruinée, depuis quelque temps déjà, par son imbécile de père, qui avait engagé toute sa fortune pour le percement du fameux tunnel sous l'Himalaya, destiné à relier l'Inde anglaise à la Mandchourie.

L'insuccès colossal de cette entreprise ayant précipité le spéculateur au plus profond des abîmes, la jeune fille vivait avec sa mère sur de misérables débris de l'opulence d'autrefois, se cramponnant à l'espoir de cet

héritage bienheureux qui devait l'unir à son Lépinoche qu'elle imaginait chaque jour plus beau, plus idolâtrable.

Car c'était son oncle, à elle, le propre frère de son père, ce Tiburce des vins et spiritueux qu'on savait si riche et si avare, mais qui était vieux et sans enfants. Une fois l'an, par l'effet d'une antérieure habitude, il envoyait une caisse de bouteilles et c'était tout. Il fallait attendre hélas ! puisque cet homme ne pouvait être utile qu'à la manière des cochons, c'est-à-dire après sa mort.

Le grigou, par malechance, ne semblait pas vouloir crever, et les années passèrent ainsi. Justine se voyant vieillir elle-même, luttait avec rage et Lépinoche, visiblement dégoûté, se cachait à peine de chercher ailleurs.

Il devenait même insolent. Je n'ai pas su tous les épisodes ou péripéties, mais à coup sûr la pauvre fille brûlait trop pour avoir jamais refusé quelque chose à son misérable amant et je crus, plus d'une fois, remarquer en celui-ci la blague féroce, la cruauté lâche d'un bellâtre qui n'en est plus à solliciter quoi que ce soit et qui n'a rien donné pour tout obtenir.

Un jour on vint, en toute hâte, me chercher de la part de cette malheureuse qui voulait me parler seul à seule avant de mourir.

Le prêtre, que je rencontrai dans l'escalier, parut heureux de me voir. Il était fort pâle et m'affirma que ma présence le délivrait d'un grand poids. Puis, il s'en alla, me suppliant d'être *charitable*.

Je revenais à peine d'un grand voyage et je n'avais pas vu Justine depuis quelques mois. J'eus peine à la reconnaître, tellement elle était devenue belle sous les griffes de la mort.

Je ne retrouvai que les yeux – quels yeux ! – dans une face toute blanche où passaient des ombres et des clartés, comme si on eût promené devant elle un flambeau.

Les lèvres, absolument décolorées, n'étaient visibles qu'en opposition à la ligne sombre des dents noircies par la fièvre. Tout le reste indistinct, unifié, fondu dans cette blancheur presque nitide, presque lumineuse, – un bloc d'albâtre poli réverbérant un tapis de neige ! Les cheveux avaient disparu dans une ample coiffe.

Je suis sûr de n'avoir senti, en cette occasion, que de la pitié, la plus déchirante pitié de ma vie, surtout lorsqu'elle me parla. Plus tard, seulement, je devais sentir la beauté surnaturelle de cette configuration de l'Épouvante et de la Douleur.

Elle m'attendait, assise dans son lit.
– Monsieur, dit-elle à voix très basse, je viens de recevoir l'extrême-onction et je vais mourir... Dieu est très bon et j'espère qu'il ne me rejettera pas... Je vous ai prié de venir parce que vous êtes un ami véritable et que vous accomplirez, j'en suis certaine, ce que vous demande humblement un coeur désolé.

Personne, excepté le prêtre qui sort d'ici, ne sait encore ce que j'ai fait. Quand je serai morte, tout le monde le saura et ce sera une honte horrible.

J'ai ruiné plusieurs personnes qui avaient confiance en moi et que j'ai trompées odieusement. Depuis trois ans, ma vie n'a été qu'une imposture, un mensonge de tous les jours, de toutes les heures. J'ai fait croire à d'anciens amis de la famille, que nous n'étions pas ruinées, ma mère et moi. On m'a prêté des sommes

Histoires désobligeantes

importantes que j'ai jetées dans la spéculation et que j'ai perdues. Je faisais, sans y rien entendre, mais avec une obstination de damnée, le trafic des valeurs de Bourse dans l'espérance de gagner une fortune... Vous comprenez... Je voulais devenir riche pour celui que j'aimais à la perte de mon âme, que j'aime encore et pour qui je meurs *inutilement* !

...J'ai volé de très pauvres gens. Une fois, monsieur, j'ai dérobé à une vieille femme infirme et presque aveugle quelques titres ou obligations qui étaient tout son bien et je les ai remplacés par des prospectus en papier de couleur... Cette chrétienne qui me chérissait sera forcée de mendier son pain.

Comme je perdais continuellement, j'étais prête à tous les crimes dans l'illusion de me rattraper... Enfin, je dois plus de QUATRE-VINGT MILLE FRANCS ! Mon oncle seul pourrait les payer, mon oncle riche dont j'ai souvent désiré la mort. Allez le trouver, je vous en supplie, aussitôt qu'on m'aura mise dans la terre et dites-lui bien que *c'est moi qui meurs*, et que je meurs épouvantée de toutes ces malédictions sur ma pauvre tombe !... Épouvantée !...

L'agonisante poussa un grand cri et, me jetant les bras autour du cou, aboya ces derniers mots que j'entends encore :

– Ah ! si vous saviez... si vous saviez ce que je vois !...

C'était la fin. Je fus forcé de me délier du cadavre dont les ongles m'entraient dans la chair et dont les yeux, incroyablement dilatés, regardaient toujours...

L'oncle, naturellement, ne paya rien et Lépine, à qui je racontai cette mort, quelque temps après, m'avoua qu'il trouvait tout cela bien triste, vraiment.

Quatre ans plus, il épousait la fille d'un larbin de haut parage, une femme honnête, celle-là, qui réprouve toutes les débauches et ne lui permet plus de me fréquenter.

Une martyre

– Ainsi donc, monsieur mon gendre, c'est bien vrai qu'aucune considération religieuse ne saurait agir sur votre âme. Vous n'attendrez même pas à demain pour *faire vos saletés*, je le prévois trop.

Vous n'aurez aucune pitié de cette pauvre enfant, élevée jusqu'à ce jour dans la pureté des anges, et que vous allez ternir de votre souffle de reptile. Enfin, mon Dieu ! que votre volonté s'accomplisse et que votre saint nom soit béni dans tous les siècles des siècles !

– Amen, répondit Georges en allumant un cigare. Une dernière fois, ma chère belle-mère, soyez assurée de ma reconnaissance éternelle. Je compte infiniment sur vos prières et je n'oublierai pas, croyez-le, vos exhortations ; bonsoir.

Le train se mettait en marche. Mme Durable, restée sur le quai, regarda fuir le rapide qui emportait dans la direction du Midi les nouveaux mariés.

Houleuse encore des émotions de cette journée, mais l'oeil sec autant qu'un émail qui sort du four, elle tapotait nerveusement le trottoir du bout de son parapluie.

Supputant avec rage les immolations et les sacrifices, elle se disait, la chère âme, que c'était vraiment bien dur de n'avoir vécu, depuis vingt ans, que pour cette ingrate fille qui l'abandonnait ainsi, dès la première heure de son mariage, pour suivre un étranger manifestement dénué de pudeur qui allait sans doute, presque aussitôt, la profaner de ses attouchements impudiques.

– Ah ! oui, pour sûr, on en avait de l'agrément, avec les enfants ! Songez, donc, monsieur, – elle s'adressait presque inconsciemment au sous-chef de gare qui s'était rapproché d'elle pour l'exhorter civilement à disparaître, – songez qu'on les met au monde avec des douleurs abominables dont vous ne pouvez vous faire une idée, on les élève dans la crainte de Dieu, on tâche de les rendre semblables à des anges pour qu'ils soient dignes de chanter indéfiniment aux pieds de l'Agneau. On prie pour eux sans relâche nuit et jour, pendant un tiers de la vie. On s'inflige, pour le bien de ces tendres âmes, des pénitences dont la seule pensée fait frémir. Et voilà la récompense ! La voilà bien ! On est abandonnée, plantée là comme une guenille, comme une épiluchure, aussitôt qu'apparaît un polisson d'homme qu'on a eu la sottise de recevoir, parce qu'il avait l'air d'un bon chrétien, et qui en abusa tout de suite pour souiller un coeur innocent, pour suggérer d'impures visions, pour faire croire, si j'ose le dire, à une jeune personne élevée dans la plus saine ignorance, que les sales caresses d'un époux de chair lui donneraient une joie plus vive que les chastes effusions de la tendresse d'une mère... Et vous voyez ce qui arrive, monsieur, vous pourrez en rendre témoignage au jour du jugement ! Je suis quittée, délaissée, trahie, seule au monde, sans consolation et sans espérance. Mettez-vous donc à ma place.

– Madame, répondit l'employé, je vous prie de croire que je compatis à votre chagrin. Mais j'ai le devoir de vous faire observer que les exigences du service ne permettent pas de vous laisser stationner ici plus longtemps. Je vous prie donc, à mon grand regret, de vouloir bien vous retirer.

La mère douloureuse, ainsi congédiée, disparut alors, non sans avoir pris, une dernière fois, le ciel à témoin de l'immensité de son deuil.

Mme Virginie Durable, née Mucus, était le type insuffisamment admiré de la *martyre*.

C'était même une martyre de Lyon et, par conséquent, la plus atroce chipie qu'on pût voir.

Elle avait été, dès son enfance, livrée aux bourreaux les plus cruels et n'avait jamais connu le rafraîchissement des consolations humaines. L'univers, d'ailleurs, était régulièrement informé de ses

tourments.

Trente années auparavant, lorsque M. Durable, aujourd'hui négociant retiré des huîtres, avait épousé cet holocauste, il ne se doutait guère, le pauvre homme, de l'effrayante responsabilité de tortionnaire qu'il assumait.

Il ne tarda pas à l'apprendre et même en devint, à la longue, tout à fait gâteux.

Quoi qu'il eût pu faire ou dire, il n'était jamais, une seule fois, parvenu à n'être pas criminel, à ne pas piétiner le coeur de sa femme, à n'y pas enfoncer des glaives ou des épines.

Virginie était de ces aimables créatures qui ont «tant souffert», dont aucun homme n'est digne, que nul ne peut ni comprendre ni consoler et qui n'ont pas assez de bras à lever au ciel.

Elle arborait, cela va sans dire, une piété sublime qu'il eût été ridicule de prétendre assez admirer et dont elle-même ne s'arrêtait pas d'être confondue.

En un mot, elle fut une épouse irréprochable, ah ! grand Dieu ! et qui devait attirer infailliblement les bénédictions les plus rares sur la maison de commerce d'un imbécile malfaisant qui ne comprenait pas son bonheur.

Un jour, quelques années après le mariage, la martyre étant jeune encore et, paraît-il, assez ragoûtante, l'odieux personnage la surprit en compagnie d'un gentilhomme peu vêtu.

Les circonstances étaient telles qu'il aurait fallu non seulement être aveugle, mais sourd autant que la mort, pour conserver le plus léger doute.

L'austère dévote qui le cocufiait avec un enthousiasme évidemment partagé, n'était pas assez littéraire pour lui servir le mot de Ninon, mais ce fut presque aussi beau.

Elle marcha sur lui, gorge au vent, et d'une voix très douce, d'une voix profondément grave et douce, elle dit à cet homme stupéfait :

– Mon ami, je suis en affaires avec Monsieur le Comte. Allez donc servir vos pratiques, n'est-ce pas ? Après quoi, elle ferma sa porte.

Et ce fut fini. Deux heures plus tard, elle signifiait à son mari de n'avoir plus à lui adresser la parole, sinon dans les cas d'urgence absolue, se déclarant lasse de condescendre jusqu'à son âme de boutiquier et bien à plaindre, en vérité, d'avoir sacrifié ses espérances de jeune vierge à un malotru sans idéal qui avait l'indélicatesse de l'espionner.

Étant fille d'un huissier, elle n'oublia pas, en cette occurrence, de rappeler la supériorité de son extraction.

À dater de ce jour, la chrétienne des premiers siècles ne marcha plus qu'avec une palme et l'existence devint un enfer, un lac de très profonde amertume pour le pauvre cocu dompté qui se mit à boire et devint assez idiot pour être plausiblement et charitablement calfeutré dans un asile.

Par une chance inouïe, l'éducation de Mlle Durable avait été meilleure que n'aurait pu le faire supposer la conjoncture.

Histoires désobligeantes

Il est vrai que sa vertueuse mère, appliquée sans relâche à l'abrutissement de M. Durable et livrée, en outre, à d'obscures farces, ne s'en était occupée que très peu, l'ayant, de bonne heure, abandonnée à la vigilance mercenaire des religieuses de l'Escalier de Pilate qui, par miracle, s'acquittèrent consciencieusement de leur mission.

La jeune fille, dotée suffisamment et sortable de tout point, saisit avec empressement la première occasion de mariage qui se présenta, aussitôt qu'elle eut pénétré le ridicule et la malice exécrationnelle de cette vieille chienne qui devint alors *belle-mère* par un décret mystérieux de la Providence redoutable.

La vaillance de l'épouseur fut généralement admirée.

La cérémonie était à peine achevée que celui-ci fort indépendant, ayant déclaré sa volonté ferme de s'éloigner immédiatement avec sa femme par un train rapide, tout le monde avait pu voir que cette résolution, concertée sans doute, n'affligeait pas le moins du monde la jeune épousée qui avait paru n'accorder qu'une attention vague aux gémissements ou reproches maternels.

Mme Durable, outrée de l'indignation la plus généreuse, était donc rentrée dans sa maison solitaire en méditant de sacrées vengeances.

Non, cependant. Le mot de vengeance ne convenait pas. C'était de punir qu'il s'agissait.

Cette mère outragée avait le droit de punir. Elle en avait même le devoir, pour que force restât au quatrième commandement de la loi divine.

Dès lors, tout moyen devenait bon, l'intention pieuse allait parfumer les plus vénéreuses manigances.

En exécution de ce louable dessein, la martyre fut désormais attentive à procurer, par tous les micmacs et tous les trucs, le déshonneur de son gendre et le déshonneur de sa fille.

Le premier fut incriminé de vices monstrueux, d'habitudes infâmes que certifièrent d'abominables témoins. La jeune femme reçut des lettres qui eussent pu être datées de Sodome.

La Culasse lui écrivit des doléances, et le Môme Gros-Doigt lui fit assavoir que «cela ne se passerait pas ainsi». Un torrent d'ordures submergea le lit conjugal des nouveaux époux.

De son côté, le mari fut accablé d'un nombre infini de messages anonymes ou pseudonymes, de formes variées, mais toujours onctueux et saturés de la plus affable tristesse, l'informant avec précaution du passé malpropre de sa compagne, au souffle de qui cinquante jeunes filles s'étaient putréfiées dans les dortoirs du pensionnat, et qui n'avait certainement pu lui offrir, *avec sa dot*, que la basse et rudimentaire virginité de son corps.

Rien n'exprimait la méchanceté diabolique, la compétence infernale qui faisait mouvoir tous les fils de cette intrigue d'impostures, qui dosait ainsi, chaque jour, les épouvantables poisons de l'infanticide.

Cela dura plus de six mois. Les malheureux qui n'avaient d'abord voulu sentir qu'un profond mépris, furent bientôt saisis par l'horreur d'une persécution si tenace.

Ils apprirent que des lettres venues de la même source *ignorée* s'éparpillaient autour d'eux dans les hôtels, sur les patrons et la domesticité ; sur certains notables des villes ou des villages qu'ils traversaient en fuyant.

Histoires désobligeantes

Ils furent tenaillés par l'angoisse panique, continuelle ; griffés par d'irréparables soupçons que vainement ils savaient absurdes, roulèrent enfin dans un cloaque de mélancolie.

Ils ne dormirent plus, ne mangèrent plus et leurs âmes s'extravasèrent dans les gouffres pâles où se dilue l'espérance.

Un jour enfin, ils moururent ensemble à la même heure et dans le même lieu, sans qu'on ait pu très précisément savoir de quelle manière ils avaient cessé de souffrir.

La mère, qui les suivait comme le requin, fit constater leur suicide pour qu'ils n'eussent point de part à la sépulture des chrétiens.

Elle est, de plus en plus, la Martyre, s'élève chaque jour jusqu'au troisième ciel, avec une extrême facilité, et carillonne tous les soirs à la dernière heure, – dit la chronique de la rue de Constantinople – un robuste valet de chambre.

Projet d'oraison funèbre

C'est à peine si quelques-uns savent qu'il vient de mourir. Quand la multitude de ceux qui se croient vivants apprendra sa mort, il y aura sûrement dans les journaux de vives jérémiades clichées sur le grand écrivain défunt «qu'on a eu la douleur de perdre», après l'avoir si bassement détesté pendant sa vie.

Ces lamentations univoques et professionnelles seront ramassées à la pelle, comme la terre des cimetières, par les fossoyeurs de la chronique, jusque sous les pieds de «l'ami de la dernière heure», romancier saumâtre et vulpin, qui avait besoin de cette réclame et qui *confisqua* son agonie, lui faisant la mort plus amère.

Contentons-nous de le nommer simplement Lazare, ce décédé dans la plus parfaite indigence, qui avait le droit de porter l'une des plus larges couronnes comtales de l'Occident.

– Je suis, disait-il, de la race des Êtres qui font l'honneur des autres hommes.

Il ne voulut donc jamais qu'on lui parlât d'une «autre patrie que l'exil» et la vie, par conséquent, fut merveilleusement chienne pour ce pauvre diable sublime.

Un peu plus tard, lorsque se seront éteintes les flammes postiches de la canicule des admirations après décès, – un peu ou beaucoup plus tard, – je parlerai de cette mort dont la tristesse et l'horreur, avec soin dissimulées, sont difficilement surpassables.

Car j'ai fort à dire, je vous assure, et la matière noire surabonde.

Tel n'est pas aujourd'hui précisément mon dessein. Je voudrais seulement, à propos de ce Lazare que tout le monde a le droit de supposer imaginaire, vérifier à la clarté d'un déplorable flambeau, l'adage le plus décisif sur les vieilles aristocraties que la Révolution croit avoir tuées.

«Tout homme est l'addition de sa race». Ainsi fut condensée, comme sur une lame d'airain, par le philosophe Blanc de Saint-Bonnet, toute l'expérience des siècles.

C'est-à-dire qu'à l'extrémité du dernier rameau d'un grand arbre élu par la foudre, pend toujours un fruit de délectation ou d'épouvante en qui l'essence précieuse fait escale avant de disparaître à jamais.

Quand il s'agit d'une sève glorieuse, comme dans le cas de notre Lazare, le douloureux être chargé de tout assumer, n'est pas seulement le support unique des splendeurs ou des misères, des joies divines ou des deuils profonds, des abaissements ou des triomphes accumulés par tant d'ancêtres. Il faut encore qu'il porte le Rêve de tout cela, qu'il le porte dans le long, l'interminable désert, «de l'utérus au sépulcre», sans qu'une âme puisse le secourir ou le consoler.

Il lui faut subir le miraculeux et redoutable héritage d'une poitrine houleuse de tous les soupirs des générations dont le nom même agonise...

Et ce n'est pas tout, – ô mon Dieu ! – car voici le gouffre des douleurs.

La destinée de Lazare fut si extraordinaire que sa vie parut comme un raccourci de l'histoire même de la Race altière dont il était la suprême incarnation.

Une espèce d'analogie me fera peut-être comprendre.

Histoires désobligeantes

Vous rappelez-vous ces chronologiques épitomés qu'infligèrent à notre enfance des pédagogues inassouvis de malédictions ? Chaque époque est condamnée à respirer entre quatre pages étroites, en ces opuscules suffocants où les événements les plus éloignés, les plus distincts, sont empilés et pressés à la manière des salaisons dans la caque d'un exportateur.

Charlemagne y compénètre Mérovée, les premiers Valois ne font qu'un mastic avec les Valois d'Orléans ou les Valois d'Angoulême, Henri III crève les côtes à Charles le Sage, François Ier s'aplatit sur Louis le Gros, Ravaillac assassine Jean Sans Peur et c'est à Varennes que Louis XIV a l'air de signer la Révocation de l'Édit de Nantes, etc. Tout recul est impossible et le chaos indébrouillable.

Lazare, dernier du nom, et n'ayant plus rien devant lui que le Goujatisme grandissant de la fin du siècle, était lui-même, en quelque manière, un de ces terribles abrégés.

Incapable de s'ajuster à la vie contemporaine qui le pénétrait de dégoût, il résidait au fond de son propre cœur, tel que, dans son antre, un dragon d'avant le déluge, inconsolable et hagard de la destruction de son espèce.

Il portait vraiment en lui les âmes de tous les grands de sa Maison et la liste en était longue. Il confabulait avec leurs ombres, ne cherchant pas irrespectueusement à les démêler, bien au contraire, et finissant par être heureux de ne plus savoir ce qui revenait, en bonne justice, à chacune d'elles.

Il était, d'ailleurs, un de ces rares adeptes qui nient la mort, se persuadant que l'autosurvie est un acte simple de la volonté, et qu'il est incomparablement plus facile de s'éterniser que de finir.

Selon lui, la mort dont parlent tant les imbéciles n'était qu'une imposture, une insoutenable imposture inventée par les fabricants de couronnes et les marbriers.

Il avait même écrit, pour son usage personnel, une fantaisie, – hégélienne, hélas ! – sur cet objet, en vue d'établir qu'êtres et choses ne peuvent avoir d'autre maintien devant l'Infini que celui qu'il plaît à notre conscience de leur accorder.

Il vivait donc au milieu d'un groupe superbe dont il avait, depuis longtemps, obtenu la résurrection, – nullement ému d'aboucher ensemble des guerriers ou des magistrats séparés par toute la largeur des siècles, et dont la personnalité même se perdait pour lui dans l'admirable cohue des individus de son sang.

L'existence infernale de cet homme est suffisamment connue. On en fait une légende merveilleuse, quoique les circonstances bizarres, dont l'imagination de quelques-uns l'a surchargée malicieusement, aient été beaucoup plus rares, en réalité, qu'on ne le suppose.

Le trouble célèbre de son esprit n'était, au fond, que le trouble de sa pauvre âme et c'était, comme cela, bien assez tragique.

J'ai dit que sa vie se trouva configurée à l'Histoire même de sa Race et que tel fut le principe de douleurs sans nom. Mais comment faire entendre un pareil langage ?

Cette histoire qui est juste au centre de l'Histoire universelle et qu'on apprend si mal dans les écoles, était, en lui, tout à fait vivante et contemporaine. Elle le brûlait, le dévorait comme une flamme furieuse dont il eût été l'aliment dernier.

Histoires désobligeantes

Dans la flagrance des tortures, ses moindres gestes récupéraient aussitôt les *gestes* anciens de la Lignée quasi royale tout entière qui mourait debout dans les ventricules de son coeur.

Très peu le comprirent, et ceux-là, que pouvaient-ils pour un si grandiose malheureux ? Dieu lui-même, le Dieu Moloch ne voulant plus d'aristocratie, l'holocauste s'imposait.

Le génie littéraire lui avait été donné par surcroît, mais ce fut la broutille de son supplice.

.....

Qu'ils avaient été beaux les commencements ! On avait vingt ans, on éblouissait les hommes et les femmes, toutes les fanfares éclataient sur tous les seuils, on apportait au monde quelque chose de nouveau, de tout à fait inouï que le monde allait sans doute adorer, puisque c'était le reflet, l'intaille fidèle des primitives Idoles.

Qu'importait qu'on fût très pauvre ? N'était-ce pas une grandeur de plus ? On avait, d'ailleurs, une besace pleine de fruits qui ressemblaient à des étoiles, ramassés à pleines mains dans la forêt lumineuse, et on ne doutait pas de l'Espèce humaine.

Mais on s'aperçut un jour que le peuple, dégoûté du pain, réclamait à grands cris des pommes de terre, qu'il voulait qu'on lui frottât la plante des pieds avec le gras des petits boyaux des Princes de la Lumière, – et ce fut le commencement de l'agonie qui dura trente ans.

Elle eut trop de témoins pour qu'il soit nécessaire de la raconter. Le courage, d'ailleurs, me manque. Je ne me réserve, comme il fut dit un peu plus haut, que la dernière et suprême phase très ignorée, celle-là, très profondément ignorée, je vous assure, et dont je veux être le divulgateur implacable.

Nous verrons alors la couleur du front d'un certain *pontife*.

Le Parloir des tarentules

Ce fut chez Barbey d'Aureville, en 1869, au temps de ma jeunesse radieuse, que je rencontrai ce poète. Il m'intéressa tout de suite par ses cheveux et son coup de gueule.

C'était un hirsute blanc dont le port de tête continuel semblait un défi à tous les tondeurs. Bien qu'il eût à peine quarante ans, l'épaisse toison couleur de neige qu'il secouait dans les vents lui donnait, à quelque distance, l'aspect d'un Saturne pétulant ou d'un Jupiter de la panclastite prématurément vieilli par un abus incroyable des carreaux de la volupté.

La mauvaise petite figure de brique pilée, qu'il exhibait sous les flocons, se manifestait plus bouillante et plus cuite chaque fois qu'on la regardait.

Son agitation chronique l'étonnait lui-même :
– Je suis le *Parloir des tarentules* ! criait-il de sa voix de promis à la camisole, qui faisait presser le pas aux petites ouvrières, dans la rue.

Il avait toujours l'air d'un Samson faisant éclater les cordes ou les entraves dont les Philistins naïfs auraient prétendu le fagoter pendant son sommeil.

L'infortuné d'Aureville, qui devait un jour succomber aux trames d'une araignée noire de l'occultisme languedocien, ne haïssait point d'attiser la rage de ce métromane volcanique, décidément incapable d'accepter une considération, même distinguée, qui n'eût pas été la première, ou mieux encore, l'exclusive considération.

Damascène Chabrol avait été médecin, ou plutôt il l'était toujours, car on dirait que la médecine *imprime caractère* aussi bien que le Sacerdoce. Mais, n'ayant pas absolument besoin de gagner sa vie, il s'était, de très bonne heure, dégoûté de purger des négociants ou d'analyser leurs sécrétions. En conséquence, il avait lui-même vomi sa clientèle, – pour ne pas employer un terme plus fort dont il faisait un fréquent usage, – et s'était généreusement acharné à la plus intensive culture des vers.

Je crus, dans le temps, qu'il n'était pas tout à fait indigne de pincer la lyre et, si ma mémoire est fidèle, ce fut l'opinion de quelques autorités.

Dieu sait ce que j'en pourrais penser aujourd'hui ! Mais la vie est si courte, hélas ! et de durée si peu certaine, que je craindrais vraiment d'éliminer le tissu précieux de mon existence en recherchant, sous les poussières accumulées de vingt-cinq ans, les deux ou trois recueils oubliés qu'il publia.

J'ajoute qu'en supposant même du génie à ce disparu, nul poème écrit de sa main ne pourrait encore égaler l'inégalable poème de la nuit que nous passâmes ensemble chez lui, rue de Fleurus, quatre jours avant sa terrible mort, et qui ne fut pas, – je vous prie d'en être inébranlablement persuadés, – une nuit d'amour.

Trois passions fauves habitaient en lui. Les petites femmes, les grands vers, et le désir de la gloire.

Chacune d'elles ayant les caractères indéniables du paroxysme, je n'ai jamais bien compris comment elles pouvaient subsister ensemble et surtout la première avec les deux autres.

C'était une chose funèbre que l'emportement de cet homme, semblable à un patriarche possédé, vers les souillons et les guenillons adorés de feu Sainte-Beuve qui, du moins, n'avait rien de patriarcal, et ce fut un bienfait du Second Empire que la violence de ses fantaisies soudaines ait toujours pu s'amortir dans les

garnos circonvoisins ou dans les taillis du Luxembourg, sans fâcheux esclandre.

Dans les intervalles de ces crises, et en attendant que le bouc repoussât en lui, il se jetait à la copie, se précipitait dans le tourbillon des souffles inspireurs, comme le pétrel dans l'ouragan.

Et c'était alors une cohue de visions, de demi-visions, d'éclairs de chaleur, d'éclipses totales, de blasphèmes gesticulés contre la voûte irresponsable du firmament et d'invocations familièrement *chuchotées* à l'oreille de tous les démons, jusqu'au moment où il se vautrait sur son tapis en grinçant des dents, tordu par des convulsions d'épileptique.

Difficilement on s'introduisait chez lui. Il semblait toujours avoir peur que quelque chose de subtil, d'infiniment rare et précieux, ne s'évadât par la porte ouverte, ne descendît l'escalier, ne passât devant le morne concierge et n'allât se profaner parmi la honte infinie des chiens de la rue...

En conséquence, il n'ouvrait pas quand on frappait, ou s'il ouvrait, c'était à peine, maintenant la porte à un millimètre du chambranle et, de sa main libre, dessinant de grands gestes silencieux, comme s'il y avait eu, dans sa demeure, un agonisant sublime dont il eût été nécessaire à l'équilibre des univers de ne pas rater le dernier soupir.

Et si l'arrivant, non effarouché par les yeux de flamme du solitaire, voulait passer outre, malgré cet étrange accueil, il ne pouvait jamais s'introduire avec trop de rapidité, et la porte, à l'instant même se refermait en coup de vent, comme un piège à rats sur un musaraigne. Témérité rare dont peu d'hommes, je vous en réponds, furent capables.

Le redoutable Damascène, alors, à demi courbé, se frottait les mains, la pointe en bas et les paumes tout près du menton, exprimant ainsi l'allégresse d'un cannibale sûr de sa proie.

Et la fanfare de ses récriminations éclatait pendant une heure. Il devenait un torrent de plaintes dont on entendait, d'abord, le grondement sourd et la grandissante rumeur quand il arrivait, au loin, des montagnes bleues ; puis le rauque mugissement, de plus en plus clair, qui s'épandait à la façon d'une nappe immense ; et enfin, le fracas énorme des dislocations, des écroulements qu'il apportait, de toutes les clameurs confondues.

Il en avait fameusement sur le coeur, allez ! Et je suppose qu'il aurait fallu la mort pour qu'il cessât de vociférer, *jusque pendant son sommeil*, contre les éditeurs, les journaux, l'Académie, les sociétaires de la Comédie-Française et, en général, contre toute la clique humaine qui s'obstinait à ne pas le récompenser.

Peut-être avait-il raison. Je vous répète que je n'en sais rien et que je ne veux pas le savoir. Je suis assez ivre déjà de mes propres indignations, sans avoir besoin de me soûler de celles des autres.

J'arrive au poème de cette nuit, fameuse entre toutes, qui ne fut pas une nuit d'amour.

Très exceptionnellement, Damascène Chabrol m'avait invité par lettre à venir chez lui, non pour dîner, ce qui n'eût été que salutaire et, par conséquent, archi-banal, mais pour entendre la lecture d'un de ses drames, ce qui me parut dangereux et fort effrayant.

Sa lettre, d'ailleurs, beaucoup plus comminatoire que fraternelle, ne pouvait me laisser aucun doute sur la gravité du cas. Il exigeait absolument que je fusse exact, déclarant que la justice le voulait ainsi.

Histoires désobligeantes

Cette forme d'invitation ne me révolta pas. Ma curiosité vivement émue établit aussitôt l'accord entre la *justice* et ma volonté. Je fus exact et voici tout net ce qui arriva.

Dès le premier coup, la porte s'entrouvrit et je fus introduit selon le rite mentionné plus haut.

Damascène était plus calme que je n'eusse osé l'espérer. Il était même prodigieusement calme et je ne pus m'empêcher de le comparer à un opérateur ou à un bourreau sur le point de fonctionner. Analogie dont j'étais infiniment loin de soupçonner la rigueur.

Deux grogs étaient préparés et, sur la table, grand ouvert devant l'une des deux chaises, le manuscrit redoutable s'étaït.

Le temps était doux, par bonheur. S'il avait fait trop froid ou trop chaud, je pouvais très bien mourir cette nuit-là, les plus claires précautions ayant été prises pour que je compris l'inutilité absolue d'une tentative d'interruption, quelque courte et légitime qu'elle fût.

– La *Fille de Jéphthé* ! drame biblique en cinq actes, commença-t-il, me fixant d'un oeil implacable.

L'exercice, d'abord, ne me déplut pas. Le lecteur avait une voix bizarre de gastralgique, s'élevant sans effort des basses profondes aux notes enfantines les plus aiguës. Il *parlait* ainsi et jouait véritablement son drame, multipliant les gestes jusqu'à se précipiter à genoux pour une prière, quand la situation l'exigeait. Curieux spectacle qui m'amusa pendant une heure, c'est-à-dire pendant tout le premier acte seulement ; car le monstre poussait la conscience jusqu'à recommencer plusieurs fois des scènes entières dont il craignait de ne m'avoir pas fait sentir toute la beauté, sans qu'aucune admirative protestation pût le rassurer.

Au deuxième acte, la mimique ayant perdu le charme de l'imprévu, je m'avisai d'écouter véritablement.

C'était lamentable. Imaginez le poncif le plus poussiéreux, le plus culotté, le plus crasseux, le plus fétide. Un amalgame effrayant de Racine, du bonhomme Gagne et de Désaugiers. Je me rappelle un interminable discours de son impossible Juge sur l'agriculture et l'économie sociale...

Vers la fin du troisième, je feignis un besoin subit de l'espèce la plus vulgaire, espérant ainsi gagner la porte de l'escalier. Cet homme nuisible m'accompagna...

Il fallut tout avaler et cela dura jusqu'à minuit. J'étais presque aussi *sacrifié* que la fille elle-même du Libérateur d'Israël.

Mais que devins-je, lorsque m'élançant sur mon chapeau, Damascène me dit ces mots qui me parurent tirés de l'Apocalypse :

– Oh ! ne vous pressez pas, *nous n'avons encore rien lu*. Je ne vous lâche pas avant que vous n'ayez entendu mes sonnets.

Un ignorant de la langue française aurait pu croire qu'il m'offrait une tasse de chocolat. Or, il m'annonça *quinze cents sonnets*, plus de vingt mille vers ! et sa voix, loin d'être affaiblie par le précédent effort, était maintenant plus claire, plus fraîche, mieux entraînée, capable, semblait-il, de tromboner jusqu'à la chute, si malencontreusement ajournée, du ciel.

Que faire ? Il m'était démontré que je ne pourrais sortir que sur le cadavre de cet enragé et je n'avais pas alors, comme depuis, l'habitude vénielle de tremper mes mains dans le sang.

Histoires désobligeantes

Je me rassis, étouffant un râle de désespoir.

Cinq minutes plus tard, je dormais profondément. Le carillon d'une clarine alpestre, vivement agitée à mon oreille, me réveilla.

- Ah ! Ah ! vous dormez, je crois, me dit mon bourreau.
- Mon Dieu ! répondis-je, je dors, sans dormir... J'avoue que je sens un peu de fatigue.
- Très bien, je connais ça.

Il ouvrit alors son tiroir, en tira un revolver qui me parut de dimensions anormales, l'arma soigneusement, le posa sur la table sans lâcher la crosse et, reprenant de la main gauche son manuscrit, ajouta simplement :

- Je continue !...

Ce supplice dura jusqu'au lever du soleil. À ce moment, il se leva mécaniquement, ferma son accordéon et me déclara qu'il allait prendre le train.

- Je vais voir papa, m'expliqua-t-il.

Quelques heures plus tard, il giflait son père âgé de soixante-quinze ans, en arrivant à Orléans, et se jetait, aussitôt après, dans un puits du fond duquel on le retira fou furieux pour l'enfermer dans un cabanon où il mourut en pleine frénésie, le surlendemain.

À mon extrême surprise, j'héritai d'une partie considérable de sa fortune et c'est avec son argent – si on tient à le savoir – que je me suis tant amusé de vingt-cinq à trente, comme chacun sait.

La Religion de M. Pleur

Généralement, les individus qui ont excité mon dégoût en ce monde étaient des gens florissants et de bonne renommée. Quant aux coquins que j'ai connus, et ils ne sont pas en petit nombre, je pense à eux, à eux tous sans exception, avec plaisir et bienveillance.
THOMAS DE QUINCEY

L'aspect de ce vieillard fécondait la vermine. Le fumier de son âme était tellement sur ses mains et sur son visage qu'il n'eût pas été possible d'imaginer un contact plus effrayant. Quand il allait par les rues, les ruisseaux les plus fangeux, tremblant de refléter son image, paraissaient avoir l'intention de remonter vers leur source.

Sa fortune, qu'on disait colossale et que les bons juges n'évaluaient qu'en pleurant d'extase, devait être cachée dans de furieux endroits, car nul n'osait hasarder une ferme conjecture sur les placements financiers de ce cauchemar.

Il se disait seulement que, diverses fois, on entrevit sa main de cadavre dans certaines manigances d'argent qui avaient abouti à des débâcles sublimes dont quelques éleveurs de grenouilles le supposaient artisan.

Il n'était pas juif, cependant, et lorsqu'on le traitait de «vieille crapule» il avait une manière douce de répondre : *Dieu vous le rende* ! qui faisait courir, sur l'échine des plus roublards, un léger frisson.

L'unique chose qui parût certaine, c'était que ce guenilleux effroyable possédait une maison de haut rapport dans l'un ou l'autre des grands quartiers excentriques. On ne savait pas exactement. Il en possédait peut-être plusieurs.

La légende voulait qu'il couchât dans un antre obscur, sous l'escalier de service, entre le tuyau des latrines et la loge du concierge que ce voisinage idiotifiait.

Ses quittances de loyer étaient, m'a-t-on dit, délivrées, par économie, sur des déchirures d'affiches que des locataires pleins d'entregent revendirent à des collectionneurs astucieux.

On racontait aussi l'histoire, devenue fameuse, d'une soupe fantastique trempée régulièrement le dimanche soir et qui devait le nourrir toute la semaine. Pour ne pas brûler de charbon, il la mangeait froide six jours de suite.

Dès le mardi, naturellement, cette substance alimentaire devenait fétide. Alors, avec les révérencieuses façons d'un prêtre qui ouvre le tabernacle, il prenait, dans une petite armoire scellée au mur et qui devait contenir d'étranges papiers, une bouteille de très vieux rhum vraisemblablement recueillie dans quelque naufrage.

Il en versait des gouttes rares dans un verre minuscule et se fortifiait à l'espoir de les déguster aussitôt après avoir englouti son cataplasme. L'opération terminée :

– Maintenant que tu as mangé ta soupe, disait-il, *tu n'auras pas* ton petit verre de rhum !

Histoires désobligeantes

Et déloyalement, il versait dans la bouteille le précieux liquide. Recommandable finesse qui réussissait toujours, depuis trente ou quarante ans.

Jamais un spectre ne parut être aussi complètement dénué de style et de caractère. Il avait beau ressembler par ses haillons, et sans doute, par quelques-unes de ses pratiques, aux youtres les plus conspués de Buda-Pesth ou d'Amsterdam, l'imagination d'un Prométhée n'aurait pu découvrir en lui le moindre linéament archaïque.

Le surnom de Schylock, décerné par de subalternes imprécateurs, révoltait comme un blasphème, tellement cet avare n'exprimait que la platitude ! Il n'avait de terrible que sa crasse et sa puanteur de bête crevée. Mais cela encore était d'un modernisme décourageant. Son ordure ne lui conférait la bienvenue dans aucun abîme.

Il ne réalisait, *en apparence* du moins, que le BOURGEOIS, le Médiocre, le «Tueur de cygnes», comme disait Villiers, accompli et définitivement révolu, tel qu'il doit apparaître à la fin des fins, quand les Tremblements sortiront de leurs tanières et que les sales âmes seront manifestées au grand jour !

S'il pouvait être innocent de prostituer les mots, il aurait fallu comparer M. Pleur à quelque horrible prophète, annonciateur des vomissements de Dieu.

Il semblait dire aux individus confortables que dégoûtait sa présence :
– Ne comprenez-vous pas, ô mes frères, que je vous *traduis* pour l'éternité et que mon impure carcasse vous reflète prodigieusement ? Quand la vérité sera connue, vous découvrirez, une bonne fois, que j'étais votre vraie patrie, à tel point que, venant à disparaître, la peste de vos esprits me regrettera. Vous aurez la nostalgie de mon voisinage immonde qui vous faisait paraître vivants, alors que vous étiez au-dessous du niveau des morts. Hypocrites salauds qui détestez en moi le dénonciateur silencieux de vos turpitudes, l'horreur matérielle que je vous inspire est précisément la mesure des abominations de votre pensée. Car enfin, de quoi pourrais-je donc être vermineux, sinon de vous-mêmes qui me grouillez jusqu'au fond du cœur ?

Le regard du drôle était particulièrement insupportable aux femmes élégantes qu'il paraissait exécrer, les fixant parfois d'un rayon plus pâle que le phosphore des charniers, oeilade funèbre et *visqueuse* qui se collait à leur chair, comme la salive des brucolaques, et qu'elles emportaient en bramant d'effroi.
– N'est-il pas vrai, mignonne, croyaient-elles entendre, que tu viendras à mon rendez-vous ? Je te ferai visiter ma fosse gracieuse et tu verras la jolie parure d'escargots et de scarabées noirs que je te donnerai pour rehausser la blancheur de ta peau divine. Je suis amoureux de toi comme un chancre, et mes baisers, je t'assure, valent mieux que tous les divorces. Car vous puerez un jour, ma souris rose, vous puerez voluptueusement à côté de moi, et nous serons deux cassolettes sous les étoiles...

Mais il eût été difficile, encore une fois, malgré ce regard atroce, de donner un signe qui pût être appelé caractéristique de ce M. Pleur.

La voix seule, peut-être, – voix d'une douceur méchante et qui suggérait l'idée d'un impudique sacristain chuchotant des ignominies.

Il avait, par exemple, une manière de prononcer le mot «argent» qui abolissait la notion de ce métal et même de sa valeur représentative.

Histoires désobligeantes

On entendait quelque chose comme *erge* ou *orge*, selon le cas. Souvent aussi, on n'entendait rien du tout. Le mot s'évanouissait.

Cela faisait une espèce de pudeur soudaine, une draperie tombant tout à coup au-devant du sanctuaire, une crainte inopinée de paraître obscène en dépoitraillant l'idole.

Imaginez, si la chose vous amuse, un sculpteur fanatique, un Pygmalion sanguinaire et doux, cherchant avec vous le point de vue de sa Galathée, et vous faisant reculer sournoisement jusqu'à une trappe ouverte pour vous engloutir.

C'était si fort, cette passion jalouse pour l'Argent, que quelques-uns s'y étaient trompés. On avait attribué d'horribles vices à ce dévot impénitent de la tirelire et du coffre-fort, – soupçons injustes mais accrédités par quelques exégètes savants de la vie privée d'autrui qui l'avaient surpris en de mystérieux colloques de trottoir avec des femmes ou des enfants.

Son culte s'exprimait parfois en de telles circonlocutions extatiques, le baveux éréthisme de sa ferveur atténuait si étrangement sa physionomie de fossoyeur calciné, et de si déshonnêtes soupirs s'exhalaient alors de son sein, que les vases de moindre élection dans lesquels il laissait tomber sa rare parole, étaient excusables, après tout, de ne pas sentir passer, entre eux et lui, l'hypocondriaque majesté de l'*Idolâtrie*.

On me dispensera, je veux l'espérer, de faire connaître les raisons d'ordre exceptionnel qui déterminèrent un commerce d'amitié entre moi et ce personnage sympathique.

J'étais jeune, alors, très jeune même, et facilement accessible à l'enthousiasme. M. Pleur se fit un plaisir de m'en saturer en se dévoilant à moi.

Je crois être le seul qui ait reçu ses confidences. J'ajoute que ce souvenir m'a fort aidé à supporter une destinée plus que chienne et, le personnage étant mort, il y a bien longtemps déjà, ma conscience me presse, aujourd'hui, de témoigner en faveur de ce méconnu.

Quelques hommes de ma génération peuvent se rappeler sa fin tragique, arrivée dans les dernières années de l'Empire, et qui fit un assez grand bruit.

L'assassinat, dont les gazettes m'apportèrent les détails jusqu'aux environs du Cap Nord, était assurément de l'espèce la plus banale et les chenapans qui le perpétrèrent étaient peu dignes, il faut l'avouer, de la célébrité qu'ils obtinrent.

Le vieillard avait été simplement étranglé sur sa couche nidoreuse par des bandits jusqu'alors privés de notoriété et qui n'avouèrent d'autre mobile que le vol.

Mais certaines circonstances relatives seulement au passé de la victime et demeurées inexplicables, exercèrent en vain, quelques mois, la sagacité des contemporains.

Enfin on crut deviner ou comprendre que M. Pleur *n'avait pas été ce qu'il paraissait être*.

Bref, les assassins malchanceux, qui, d'ailleurs, se laissèrent prendre avec une extrême facilité, n'avaient pu découvrir le moindre trésor dans la tanière de l'avare et, quoique ce dernier fût mort intestat et sans héritiers naturels, le Domaine de l'État ne put étendre ses griffes sur aucune propriété mobilière ou immobilière.

Histoires désobligeantes

Il fut établi que le défunt ne possédait absolument rien... sinon l'intendance viagère et l'usufruit d'une fortune gigantesque inattaquablement aliénée dans les mains d'un certain *Évêque*.

Impossible de savoir ce qu'étaient devenues les considérables sommes qui avaient dû lui passer par les mains, depuis tant d'années qu'il donnait lui-même quittance à des escadrons de locataires.

Pas un titre, pas une valeur, rien de rien, excepté la fameuse bouteille de rhum vidée par les étranglers.

Comme ceci est à peine un conte, j'ai le droit de ne pas promettre une conclusion plus dramatique. Je le répète, je n'ai voulu que donner mon témoignage, le seul, très probablement, que puisse espérer l'ombre courroucée du mort.

Qu'il me soit donc permis de résumer en quelques lignes les paroles assez curieuses qui me furent dites, en diverses fois, par ce solitaire ordinairement silencieux.

Je ne crois pas que je sentirai jamais un si noir frisson qu'en ce lointain jour où, côte à côte sur un banc du Jardin des Plantes, il me fit entendre ceci :

– Mon avarice vous fait peur. Eh bien ! mon petit homme, j'ai connu un *prodigue*, d'espèce moins rare qu'on ne pense, dont l'histoire vous donnera peut-être l'envie de baiser mes loques avec respect, si vous êtes assez doué pour la comprendre.

Ce prodigue était un maniaque – naturellement. C'est toujours facile à dire et cela dispense de tout examen profond. C'était même, si vous voulez, un monomaniaque.

Son idée fixe était de *jeter le PAIN dans les latrines* !

Il se ruinait dans ce but chez les boulangers. On ne le rencontrait jamais sans un gros pain sous le bras, qu'il s'en allait, en sautillant d'aise, précipiter dans les goguenots de la populace.

Il ne vivait que pour accomplir cet acte et il faut croire qu'il en éprouvait de furieuses jouissances ; mais sa joie devenait du délire quand l'occasion se présentait d'en offrir le spectacle à de pauvres diables crevant de faim.

Il avait trente mille francs de rente, celui-là, et se plaignait de la cherté du pain.

Méditez attentivement cette histoire vraie qui ressemble à un apologue.

Je n'eus pas le désir de baiser les loques de M. Pleur, mais son récit me fut assez clair, sans doute, car je crus entendre galoper, au-dessous de moi, toute la cavalerie des abîmes.

La dernière fois que je rencontrai ce Platon de la lésine :

– Savez-vous, me dit-il, que l'Argent est Dieu et que c'est pour cette raison que les hommes le cherchent avec tant d'ardeur ? Non, n'est-ce pas ? vous être trop jeune pour y avoir pensé. Vous me prendriez infailliblement pour une espèce de fou sacrilège si je vous disais qu'Il est infiniment bon, infiniment parfait, le souverain Seigneur de toutes choses et que rien ne se fait en ce monde sans Son ordre ou Sa permission ; qu'en conséquence nous sommes créés uniquement pour Le connaître, L'adorer et Le servir, et gagner, par ce moyen, la Vie éternelle.

Histoires désobligeantes

Vous me vomiriez si je vous parlais du mystère de *Son Incarnation*. N'importe ! apprenez que je ne passe pas un jour sans demander que Son Règne arrive et que Son nom soit sanctifié.

Je demande aussi à l'Argent, mon Rédempteur, qu'Il me délivre de tout mal, de tout péché, des pièges du diable, de l'esprit de fornication, et je L'implore par Ses langueurs aussi bien que par Ses Joies et par Sa Gloire.

Vous comprendrez un jour, mon garçon, combien ce Dieu S'est avili pour nous autres. Rappelez-vous mon maniaque ! Et voyez à quels emplois la malice des hommes Le condamne !

... Moi, je n'ose plus y toucher depuis trente ans !... Oui, jeune homme, depuis trente ans, je n'ai pas osé porter mes pattes malpropres sur une pièce de cinquante centimes ! Quand mes locataires me paient, je reçois leur monnaie dans une cassette précieuse, en bois d'olivier, qui a touché le Tombeau du Christ, et je ne la garde pas un seul jour.

Je suis, si vous voulez le savoir, un *pénitent de l'Argent*.

Avec des consolations inexprimables, j'endure pour Lui d'être méprisé par les hommes, d'épouvanter jusqu'aux bêtes et d'être crucifié tous les jours de ma vie par la plus épouvantable misère...

J'avais assez pénétré l'existence mystérieuse de cet homme extraordinaire pour entrevoir qu'il me parlait d'une façon toute symbolique. Cependant les Paroles Saintes aussi rudement adaptées, m'effraient un peu, je l'avoue.

Il se dressa tout à coup, levant les bras, et je le vois encore, semblable à une potence géminée d'où pendraient les haillons pourris de quelque ancien supplicié.

– On dit assez, par le monde, me cria-t-il, que je suis un horrible avare. Eh ! bien, vous raconterez un jour que j'avais découvert la cachette, infiniment sûre, dont aucun avare, avant moi, ne s'était encore avisé :

J'enfouis mon Argent dans le Sein des Pauvres !...

Vous publierez cela, mon enfant, le jour où le Mépris et la Douleur vous auront fait assez grand pour ambitionner le suprême honneur d'être incompris.

.....

M. Pleur nourrissait environ deux cents familles, parmi lesquelles on aurait cherché vainement un individu qui ne le regardât pas comme une canaille, – tellement il était malin !

Mais aujourd'hui, juste ciel ! où donc est la multitude pâle des indigents assistés par le délégué épiscopal de ce Pénitent ?

Le Réveil d'Alain Chartier

«Cher ami, venez, ce soir, à onze heures. La porte du jardin sera entr'ouverte. Vous n'aurez qu'à la pousser doucement. Je vous attendrai sous le berceau. Mon mari est absent pour deux jours, et il a emmené le chien. Tant pis si je me perds. Je vous aime et veux être à vous. – ROLANDE».

En recevant ce billet, le jeune Duputois devint si pâle que ses collègues supposèrent une catastrophe. Étant fort discret, il serra scrupuleusement le message dans le coin le plus mystérieux de son portefeuille et parla, balbutiant un peu, d'une menace de créancier.

Mais il lui fut impossible de se remettre au travail. La lecture de ces quelques lignes l'avait rompu, émietté. Il éprouva le malaise physique d'un homme qui n'a pas mangé depuis deux jours : tête vide, articulations douloureuses, fièvre. Il eut un tison au creux de l'estomac, un battement de cœur insupportable et la boule hystérique dans l'oesophage.

C'est une remarque banale que le trouble de l'amour procure aux jeunes gens, et même aux vieillards, les sensations du condamné qu'on va traîner à la guillotine. Il existe une telle connexion entre le dernier supplice et la volupté qu'en certaines villes, au Moyen Age, les échevins ou les bourgmestres exigeaient que la tanière du bourreau fût reléguée dans les basses rues où l'on parquait la prostitution. Les paillards de «haulte futaye», comme dit Panurge, durent quelquefois s'y méprendre.

Florimond Duputois n'était plus assez jeune pour faire de la psychologie. Il avait, depuis plusieurs jours déjà, dépassé vingt ans et ne songeait pas à s'analyser.

Il constata seulement que la peau du crâne lui faisait très mal et que ses jambes flageolaient. Ayant, à diverses reprises, essayé de boire, l'eau de la carafe administrative lui parut avoir un arrière-goût de charogne.

– Enfin, se disait-il, pourquoi cette lettre ? Je n'ai rien fait, en somme, pour la séduire, cette jolie femme. C'est tout au plus si je lui ai parlé deux fois, seul à seule, et je suis bien sûr qu'elle a dû me prendre pour un idiot. Il est vrai que je ne suis pas plus dégoûtant qu'un autre, surtout lorsque je dis des vers après dîner. Je conçois même très bien qu'une femme, à ce moment-là, puisse avoir un emballement, une toquade. Mon Dieu ! oui, pourquoi pas ? Mais tout de même, cette lettre est un peu raide et je trouve que le rendez-vous manque par trop de préliminaires.

Il se moralisa toute la journée, se fit à lui-même les plus sages remontrances, car ce jeune homme se nourrissait exclusivement des racines de la vertu.

Le mari était un ami ancien de sa famille qui l'avait utilement protégé. Il lui devait son emploi au ministère, la promesse d'un brillant avenir, un assez grand nombre de relations agréables, et il dînait chez lui plusieurs fois par mois. Il ne pouvait cocufier cet homme sans se plonger, tête en avant, dans un puits d'ordures. Cela, c'était le déshonneur certain, absolu, l'acte le plus bas et le plus fétide, une trahison à ne plus jamais relever la tête, etc.

En conséquence, il prit la résolution généreuse d'aller fort exactement au rendez-vous.

– Oui, certainement, il irait et on verrait bien ce qu'il avait dans le ventre. Il parlerait de la bonne sorte à cette épouse inconsidérée qui n'hésitait pas à lui sacrifier son honneur. Il saurait lui faire sentir l'énormité de sa faute et les inconvénients effroyables d'une liaison si dangereuse.

Histoires désobligeantes

Enfin il la rendrait à son mari, la rejetterait dans les bras toujours ouverts de cet homme de bien qui ne saurait jamais qu'il avait été sur le point de subir le dernier outrage.

Il s'enflamma bientôt à la pensée de reconnaître ainsi les bienfaits de son protecteur.

– Ah ! elle en avait eu de la chance, *la chère créature*, de tomber sur lui ! Elle aurait tout aussi bien pu se livrer à quelque imbécile ou à quelque goujat qui n'eût pas manqué d'en abuser, de flétrir cette fleur penchée qui avait tant besoin qu'on la soutînt, qu'on la ranimât...

Combien d'autres, à sa place, qui ne verraient là qu'une occasion de satisfaire leurs sales instincts, de triompher en leur vanité de dindons et qui, déjà, sans aucun doute, eussent crié par-dessus les toits la déchéance d'une malheureuse égarée, victime de son enthousiasme !...

J'ai oublié de dire que Florimond Duputois avait le nez en pied de marmite, les yeux en cuillers à pot, la bouche en suçoir de lépidoptère, la peau granuleuse, le croupion bas et une grande crainte des boeufs.

J'ajoute qu'il appartenait à la pléiade symboliste et qu'il collaborait assidûment au *Grimoire*, à la *Mélusine* et à la *Revue des Crotales*.

Il s'échappa de son bureau un peu avant l'heure, courut se faire adoniser chez un coiffeur qu'il encourageait, fit un dîner palingénésique, relut quelques pages de *l'Après-midi d'un faune*, dans le dessein d'élever son coeur et, sûr de lui, prit enfin l'omnibus d'Auteuil.

La petite porte du jardin de Mme Rolande était entr'ouverte, en effet. Poussée par lui avec des précautions infinies, elle bâilla peu à peu sur un gouffre noir. L'allée, à peine visible près du seuil, se perdait aussitôt dans la profondeur des massifs.

Mais ayant été souvent admis à promener son inspiration dans ce labyrinthe, il en connaissait, comme on dit, tous les détours.

Refermant donc la porte derrière lui, il s'avança d'une allure processionnelle, ressaisi de tout son trouble, et la grosse cloche de son coeur sonnait à toute volée.

Le silence était aussi profond qu'aurait pu le désirer ou le craindre un malfaiteur, dans ce quartier sédatif habité par des malades ou des millionnaires très précieux.

À peine, au loin, dans la direction du Point-du-Jour, quelques rumeurs vagues et la plainte prolongée d'un de ces chiens mélancoliques de Maldoror que tourmente l'infini...

À mesure qu'il approchait du berceau d'aristoloches et de chèvrefeuilles où l'attendait l'épouse coupable, son assurance diminuait, sa marche devenait plus incertaine, son tremblement plus irréprimable. À la fin, ses dents claquèrent avec tant de force qu'il craignit d'éveiller les petits oiseaux, et il se sentit tellement pâlir qu'il se demanda s'il n'allait pas teinter les feuilles de sa pâleur, à la manière d'un poisson phosphorescent.

Une main, tout à coup, se posa sur son épaule.
– Je suis là, mon cher amour, disait la voix de Mme Rolande.

Et, presque aussitôt, les deux bras de cette femme sans délai se nouèrent autour de son cou, pendant qu'un baiser de vie ou de mort lui mangeait l'âme.

Histoires désobligeantes

Ah ! le vorace et fauve baiser que c'était-là ! Le jeune homme avait tout prévu, excepté ce baiser fougueux, inapaisable, éternel ; ce baiser odorant et capiteux où passaient les parfums féroces des Fleurs du Mal, les volatils détraquants de la Venaison et les exécrables poivres du Désir ; ce baiser qui avait des griffes comme un aigle et qui allait à la chasse comme un lion ; qui entraînait en lui de même façon qu'une épée de feu ; qui lui mettait dans les oreilles toutes les sonnailles des béliers ou des capricornes des montagnes ; cet épouvantable baiser d'opium, de folie furieuse, d'abrutissement et d'extase !

Les chastes vouloirs avaient décampé. Ils étaient au diable, au tonnerre de Dieu, dans le fond d'une crique de la lune, avec les harangues ou objurgations orphiques préalablement élaborées.

Duputois roulait aux abîmes, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. Les ténèbres étaient absolues. Impossible de distinguer quoi que ce fût.

Le lyrique de la *Revue des Crotales* reçut alors, en plein milieu du visage, le coup du plat de deux mains furieuses qui le repoussaient et qui faillirent le jeter à terre.

Mme Rolande, se débarrassant du pauvre diable, avait bondi en arrière et, maintenant, il entendait le chuchotement de deux personnes qui s'éloignaient rapidement vers la maison.

Craignant d'exhaler un souffle et n'osant bouger de son poste, il demeura immobile plus d'une heure dans l'obscurité, espérant il ne savait quoi.

À la fin pourtant, rompu de fatigue et gelé par les étoiles, il regagna la porte du jardin, toujours entrebâillée, et se retrouva sur le bon trottoir des morfondus, n'ayant pas fait plus de bruit qu'une fourmi noire émigrant dans la nuit noire, aussi déconfit et courbatu que le puisse être un adolescent plein de soliloques et de prosodie.

p align='center'>***

Le lendemain, on le fit demander à l'anti-chambre de son ministère. Il se trouva en présence d'un très bel homme suffisamment athlétique, ayant l'air d'un officier de cavalerie, de la politesse la plus exquise et qui lui parla en ces termes :

– Monsieur, une erreur de suscription a mis hier entre vos mains un billet de femme qui m'était destiné. Il est inutile, je pense, de vous rappeler le contenu de ce message. Je vous prie même de l'oublier soigneusement. En recevant, de mon côté, les quelques lignes qui eussent dû vous parvenir, j'ai deviné fort heureusement la substitution d'adresse, et j'ai pu arriver juste assez tôt pour en conjurer les suites funestes. On vous sait galant homme, et je compte que vous allez en échange de la lettre que voici, me restituer sur-le-champ l'autographe qui m'appartient. J'ajoute – bien inutilement à coup sûr, monsieur le poète – que *la maîtresse de César ne doit pas être soupçonnée*.

Cette dernière phrase trop claire était appuyée d'une façon tellement significative que le chétif, incapable d'expectorer une diphtongue, s'exécuta.

Voici quel était le contenu de l'autre missive :

«Monsieur Duputois, je vous serais infiniment obligée de vouloir bien, à l'avenir, m'épargner l'honneur de vos dédicaces dans les petites revues. Vos poésies sont incontestablement délicieuses, mais j'avoue ma préférence pour une humble prose, et le rôle de muse ne me convient pas. Agrérez, etc.»

Cette insignifiante aventure est arrivée en 187... Florimond Duputois, de plus en plus protégé, continue ses chants au ministère. On assure qu'il sera promu chevalier le 14 juillet prochain.

Tout ce que tu voudras !...

Maxence, fatigué d'une longue soirée de plaisir, arrivait à l'angle de la rue et de la ruelle Duplex, de l'autre côté de l'École militaire. L'endroit, simplement ignoble en plein jour, était, à une heure du matin, cette nuit-là, quelque peu sinistre. La ruelle noire, surtout, ne rassurait pas. Ce tronçon de voie fangeuse où l'on travaille à vil prix l'artilleur et le cavalier dans des garnons effrayants, inquiétait le noctambule.

Il délibéra pourtant. Une rumeur arrivait du boulevard de Grenelle redouté des sages, et l'horreur de tomber dans un conflit de pochards l'inclinait à choisir le boyau malpropre à l'extrémité duquel il se croyait sûr de trouver un plus paisible vallon pour le cours de ses rêveries amoureuses.

Il sortait des bras de sa maîtresse et sentait le besoin de cuver sa paillardise dans la somnolence d'un retour sans perturbation.

– Eh bien ! te décides-tu, oui ou non ? dit une voix abjecte qui cherchait à se faire aimable.

Maxence, alors, vit se détacher du mur le plus proche une grosse femme qui vint lui offrir la denrée précieuse de son amour.

– Je ne te prendrai pas cher, va, et je ferai tout ce que tu voudras, mignon.

Elle défila le programme. Le rôdeur immobile écoutait cela comme il eût écouté battre son coeur. C'était stupide, mais il n'aurait pu dire pourquoi cette voix le remuait. Il n'aurait pu le dire, le pauvre homme, quand même il se fût agi de sauver sa peau. Cependant son trouble était bien certain. Et ce trouble devint une angoisse insupportable, quand il sentit son âme s'en aller à la dérive sur ce boniment d'ignominie qui le portait comme un reflux vers les amonts les plus lointains de son passé.

Souvenirs de suavité merveilleuse que cette façon de reparaître profanait indiciblement ! Les impressions de son enfance avaient été quelque chose de divin et sa vie actuelle n'était, hélas ! rien de glorieux.

Lorsqu'il cherchait à se récupérer, en les évoquant après quelque noce, elles accouraient bonnement et fidèlement à lui, ces impressions, comme des brebis frileuses et abandonnées qui ne demanderaient pas mieux que de toujours suivre leur pasteur...

Mais cette fois, il ne les avait pas appelées. Elles venaient d'elles-mêmes, ou plutôt, c'était une *autre* voix qui les appelait, une voix aussi écoutée, sans doute, que la sienne, et c'était abominable de n'y rien comprendre.

– *Tout ce que tu voudras !* je te ferai tout ce que tu voudras, mon trésor...

Non, vraiment, ce n'était pas tolérable. Sa mère était morte, brûlée vive dans un incendie. Il se souvenait d'une main carbonisée, la seule partie qu'on eût osé lui montrer du cadavre.

Sa soeur unique, son aînée de quinze ans, qui l'avait élevée avec tant de sollicitude et de laquelle il tenait ce qu'il y avait en lui de meilleur, avait fini d'une manière non moins tragique. L'océan l'avait avalée avec cinquante passagers ou passagères, dans un naufrage trop fameux, sur l'une des côtes les plus inhospitalières du golfe de Gascogne. Il n'avait pas été possible de retrouver son corps.

Et ces deux créatures douloureuses le possédaient chaque fois qu'il s'accoudait, en regardant couler sa propre vie, sur le parapet de sa mémoire.

Eh bien ! c'était horrible, c'était monstrueux, mais la gueuse qui le tenait là, sur ce trottoir, sur ce quai d'enfer, comme dit Maeterlinck, avait exactement la voix de sa soeur, de cette créature d'élection qui lui avait paru appartenir aux hiérarchies angéliques et dont les pieds, croyait-il, eussent purifié la boue de Sodome.

Oh ! sans doute, c'était sa voix inexprimablement dégradée, tombée du ciel, roulée dans les sales gouffres où meurt le tonnerre. Mais c'était sa voix tout de même, à ce point qu'il fut tenté de s'enfuir en criant et en sanglotant.

C'était donc vrai que les morts peuvent se glisser de la sorte parmi ceux qui vivent ou qui font semblant d'être des vivants !

Au moment même où la vieille prostituée lui promettait sa viande exécrationnelle, et dans quel style, justes cieux ! il entendait sa soeur, mangée par les poissons depuis un quart de siècle, lui recommander l'amour de Dieu et l'amour des pauvres.

- Si tu savais comme j'ai de belles cuisses ! disait la vampire.
- Si tu savais comme Jésus est beau ! disait la sainte.
- Viens donc chez moi, gros polisson, j'ai un bon feu et un bon lit. Tu verras que tu ne t'en repentiras pas, reprenait l'une.
- Ne fais pas de peine à ton ange gardien, murmurait l'autre.

Involontairement, il prononça *tout haut* cette recommandation pieuse qui avait rempli son enfance.

La quémandeuse, à ces mots, reçut une secousse et se mit à trembler. Levant sur lui ses vieux yeux liquides, sanguinolents, – miroirs éteints qui semblaient avoir reflété toutes les images de la débauche et toutes les images de la torture, – elle le regarda avidement, de ce regard effroyable des noyés qui contemplant, une dernière fois, le ciel glauque, à travers la vitre d'eau qui les asphyxie...

Il y eut une minute de silence.

- Monsieur, dit-elle enfin, je vous demande pardon. J'ai eu tort de vous parler. Je ne suis qu'un ancien chameau, une paillasse à voyous, et vous auriez dû me jeter à coups de pied dans le ruisseau. Rentrez chez vous et *que le Seigneur vous protège*.

Maxence confondu la vit aussitôt s'enfoncer dans les ténèbres.

Elle avait raison, après tout, il fallait rentrer. L'attardé se dirigea donc vers le boulevard de Grenelle, mais avec quelle lenteur ! Cette rencontre l'avait assommé littéralement.

Il n'avait pas fait dix pas que la vieille mangeuse de cervelles reparut, courant après lui.

- Monsieur, je vous en supplie, n'allez pas par là.
- Et pourquoi n'irais-je pas par là ? demanda-t-il. C'est mon chemin, puisque j'habite Vaugirard.
- Tant pis, il faut revenir sur vos pas, faire un détour, quand vous devriez marcher une heure de plus. Vous risquez de vous faire assommer en traversant le boulevard. Si vous voulez le savoir, la moitié des souteneurs de Paris se sont réunis là pour leurs affaires. Il y en a depuis les Abattoirs jusqu'à la Manufacture des tabacs. La police leur a cédé la place. Vous n'auriez personne pour vous protéger, et on vous ferait certainement un mauvais parti.

Maxence fut tenté de répondre qu'il n'avait pas besoin d'être protégé, mais il sentit, par bonheur, la sottise d'une telle bravade.

- Soit, dit-il, je vais remonter du côté des Invalides. C'est un peu fort tout de même. Je suis éreinté et ce

Tout ce que tu voudras !...

supplément de vadrouille m'exaspère. On devrait bien lancer de la cavalerie sur ces marlous...

- Il y aurait peut-être un moyen, dit la vieille, après un instant d'hésitation.
- Ah ! voyons ce moyen.

Très humblement, alors, elle exposa qu'étant fort connue dans ce joli monde, il lui serait facile de faire passer quelqu'un...

- Seulement, ajouta-t-elle avec une douceur surprenante, il faudrait qu'on pût croire que vous êtes une... connaissance, et pour cela il serait indispensable de me laisser prendre votre bras.

Maxence, à son tour, hésita, craignant quelque piège. Mais une force inconnue agissant en lui, son hésitation fut courte, et il put traverser sans injures la foule immonde, ayant, à son bras et près de son cœur, cette créature que félicitèrent au passage plusieurs bandits, et qui était vraiment à décourager le Péché même.

Pas un mot, d'ailleurs, ne fut échangé entre eux. Il remarqua seulement qu'elle pressait son bras, se serrait contre lui beaucoup plus que ne l'exigeait strictement la situation et même qu'il y avait quelque chose de convulsif dans cette étreinte.

Le trouble extraordinaire qu'il avait senti s'était dissipé maintenant qu'elle ne parlait plus. Il en vint naturellement à supposer une sorte d'*hallucination*, car tout le monde sait combien est commode ce précieux mot par lequel sont élucidés tous les sentiments ou pressentiments obscurs.

Quand vint le moment de se séparer, Maxence formula je ne sais quel banal remerciement et prit son porte-monnaie dans le dessein de récompenser l'étrange compagne silencieuse qui venait peut-être de le sauver.

Mais celle-ci, l'arrêtant d'un geste :

- Non, monsieur, ce n'est pas cela.

Il vit alors seulement qu'elle pleurait, car il n'avait pas osé la regarder depuis une demi-heure qu'ils marchaient ensemble.

- Qu'avez-vous ? dit-il, très ému, et que puis-je faire pour vous ?
- Si vous vouliez me permettre de vous embrasser, répondit-elle, ce serait la plus grande joie de ma vie, de ma dégoûtant vie, et il me semble qu'après cela, j'aurais la force de mourir.

Voyant bien qu'il y consentait, elle sauta sur lui, grondante d'amour, et l'embrassa comme on dévore.

Une plainte de cet homme qu'elle étouffait la désenlaça.

- Adieu, Maxence, mon petit Maxence, mon pauvre frère, adieu pour toujours et pardonne-moi, cria-t-elle. Maintenant je peux crever.

Avant que son frère eût le temps de faire le moindre mouvement, elle avait la tête broyée sous la roue d'un camion *nocturne* qui passait comme la tempête.

Maxence n'a plus de maîtresse. Il achève en ce moment son noviciat de frère convers au monastère de la Grande-Chartreuse.

Le Vieux de la maison

Ah ! elle pouvait se vanter d'en avoir de la vertu, Mme Alexandre ! Songez donc ! Depuis trois ans qu'elle le supportait, ce vieux fricoteur, cette vieille ficelle à pot–au–feu qui déshonorait sa maison, vous pensez bien que si ce n'était pas son père, il y avait longtemps qu'elle lui aurait collé son billet de retour pour le poussier des invalos de la Publique !

Mais quoi ! on est bien forcé de garder les convenances, de subvenir à ses auteurs quand on n'est pas des enfants de chiens et surtout quand on est dans le commerce.

Oh ! la famille ! Malheur de malheur ! Et il y en a qui disent qu'il y a un bon Dieu ! Il ne crèvera donc pas un de ces quatre matins, le chameau ?

La fréquence extrême de ce monologue filial en avait malheureusement altéré la fraîcheur. Il ne se passait pas de jour que Mme Alexandre ne se plaignît en ces termes de la coriacité de son destin.

Quelquefois, pourtant, elle s'attendrissait lorsqu'il lui fallait divulguer son âme à des clients jeunes qui n'eussent qu'imparfaitement saisi la noblesse de ses jérémiades.

– Bon et cher papa, roucoulait–elle, si vous saviez comme nous l'aimons ! Nous n'avons toutes qu'un coeur pour le chérir. Le métier n'y fait rien, voyez–vous ! On a beau être des *déclassées*, des malheureuses, si vous voulez, le coeur parle toujours. On se souvient de son enfance, des joies pures de la famille, et je me sens bien relevée à mes propres yeux, je vous le jure, quand je vois aller et venir, dans ma maison, ce vénérable vieillard couronné de cheveux blancs qui nous fait penser à la céleste patrie. Etc., etc.

L'inconscience professionnelle permettait sans doute à la drôlesse de fonctionner, avec une égale bonne foi, dans l'une ou l'autre posture, et l'hôte septuagénaire du grand 12, alternativement habillé de gloire et d'ignominie, croupissait au bord de sa fille, – dans l'inaltérable sérénité du soir de sa vie, – comme une guenille d'hôpital sur la rive du grand collecteur.

L'histoire de ces deux individus n'avait, pour tout dire, aucune des qualités essentielles qu'on doit exiger du poème épique.

Le bonhomme Ferdinand Bouton, familièrement dénommé papa Ferdinand ou le *Vieux*, était une ancienne canaille de la rue de Flandre où il exerça naguère trente métiers dont le moins inavouable mit plusieurs fois en danger sa liberté.

Mlle Léontine Bouton, qui devait être un jour Mme Alexandre et dont la mère disparut peu de temps après sa naissance, avait été élevée par le digne homme dans les principes de la plus rigoureuse improbité.

Préparée, dès son âge tendre, aux militantes pratiques, elle décrochait, à treize ans, une brillante situation de vierge oblate chez un millionnaire genevois renommé pour sa vertu, qui l'appelait son « ange de lumière » et qui acheva de la putréfier. Deux ans suffirent à la débutante pour crever ce calviniste.

Après celui–là, combien d'autres ! Recommandée surtout aux messieurs discrets, elle devint quelque chose comme un placement de père de famille et marcha, jusqu'à dix–huit ans, dans une auréole de turpitudes.

À ce moment, devenue sérieuse elle–même, à force de se frotter à des gens *sérieux*, elle lâcha son père dont la pocharde frivolité de crapule, désormais oisive, révoltait son coeur.

Et quinze années ensuite s'écoulèrent pendant lesquelles cet abandonné se rassasia d'infortunes.

Désaccoutumé des affaires, ne retrouvant plus son ancienne astuce, il ressemblait à une vieille mouche qui n'aurait pas la force de voler sur les excréments et dont les araignées elles-mêmes ne voudraient plus.

Léontine, plus heureuse, prospéra. Sans s'élever aux premières charges de la Galanterie publique dont ses manières de goujate incorrigible ne lui permettaient pas d'ambitionner la dictature, elle sut manoeuvrer dans les emplois subalternes avec tant d'art et de si ambidextres complaisances, elle se faufila, s'installa, se tassa si fermement aux bonnes ripailles et, n'oubliant jamais d'emplir son verre avant que la bouteille eût achevé de circuler, fut tellement *rosse* devant Dieu et devant les hommes, qu'elle en vint à pouvoir défier le malheur.

Le malheur, alors, se présenta sous l'espèce falote et fantomatique de son père.

Le vieux drôle, au moment de sombrer à tout jamais dans le plus insondable gouffre, avait appris que sa fille, sa Titine, quasi célèbre, maintenant, sous le nom de Mme Alexandre, gouvernait de main magistrale une hôtellerie fameuse où les princes de l'extrême Orient venaient apporter leur or.

Vermineux et couvert de loques impures, n'ayant «plus un radis dans la profonde et rien dans le battant», il tomba donc chez elle un beau jour et la fortune lui fut à ce point favorable que l'altière pachate, quoique enragée de sa survenue, fut obligée de l'accueillir avec les démonstrations du plus ostensible amour.

La malechance de celle-ci voulut, en effet, qu'à l'instant même où, forçant toutes les consignes, il se précipitait dans ses bras, elle se trouvât en conférence avec de rigides sénateurs peu capables de badiner sur le quatrième commandement de la loi divine. L'un d'eux même, remué jusqu'au fond de ses entrailles par cet incident pathétique, ne crut pouvoir se dispenser de la bénir en lui prédisant une interminable vie.

Après un tel coup, papa Ferdinand devenait indélogeable et inextirpable à jamais. Sous peine d'encourir l'indignation des honnêtes gens et de perdre l'estime fructueuse des mandarins, il fallut le décrasser, l'habiller, le loger et le remplir tous les jours.

L'existence, jusqu'alors douce comme le miel, de Mme Alexandre, fut empoisonnée. Ce père fut le pli de rose de sa couche, le pétrin de son âme, la tablature de ses digestions et, tout au contraire de Calypso, elle ne parvenait pas à se consoler du retour d'Ulysse.

Il n'était pourtant pas gênant. Dès le premier jour, on l'avait installé dans la mansarde la plus lointaine, la plus incommode et probablement la plus malsaine. C'était à peine si on le voyait. Il observait fidèlement la consigne de ne pas rôder dans la maison à l'heure des clients et surtout de ne jamais mettre les pieds au Salon.

Il ne fallait rien moins pour déroger à cette loi sévère, que la fantaisie d'un amateur étranger qui demandait quelquefois à voir le Vieux, dont toutes ces dames parlaient avec des susurrements de vénération craintive, comme elles auraient parlé du Masque de Fer.

Pour ces circonstances, il avait un justaucorps écarlate à brandebourgs et une espèce de casquette macédonienne qui lui donnait l'air d'un Hongrois ou d'un Polonais dans le malheur. On l'ornait alors du titre de comte, – le comte Boutonski ! – et il passait pour un débris couvert de gloire, de la plus récente insurrection.

Histoires désobligeantes

Cumulativement, il nettoyait les latrines, balayait les escaliers, essuyait les cuvettes et la vaisselle, quelquefois avec le même torchon, disait avec rage Mme Alexandre. Enfin, il faisait les courses des pensionnaires dont il avait la confiance et qui lui donnaient de jolis pourboires.

Aux heures de loisir, l'heureux vieillard se retirait dans sa chambre et relisait assidûment les oeuvres de Paul de Kock ou les élucubrations humanitaires d'Eugène *Transpire*, ainsi qu'il nommait l'auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*, les deux plus beaux livres du monde.

Pendant la guerre, naturellement, la maison périlclita. Les clients étaient en province ou sur les remparts et l'état de siège rendait les trottoirs impraticables.

L'exaspération de Mme Alexandre fut à son comble. Du matin au soir, elle ne cessait d'exhaler sa fureur contre le Vieux qui se racornissait de plus en plus et qu'elle vomissait à pleine gueule, sans interruption.

Elle alla, dans son délire, jusqu'à l'accuser d'avoir allumé le conflit international par ses manigances. Quand fut décidée la rançon des cinq milliards, elle se prétendit frustrée, vociférant que c'était autant de fichu pour son commerce et qu'on devrait bien fusiller tous les vieux salauds qui portaient malheur...

Elle tournait positivement à l'hydrophobie et l'existence devenait impossible.

Il va sans dire que la Commune fut inapte à revigorer son branlant négoce. La clientèle pourtant ne chôma pas. L'établissement ne désemplassait pas une minute. C'était à se croire dans une église !

Mais quelle clientèle, Dieu des cieus ! Des ivrognes rouges, des assassins, des voyous infâmes galonnés de la tête aux pieds, qui se faisaient servir le revolver au poing et qui cassaient tout, et qui auraient tout brûlé si on avait eu l'audace de leur résister.

Cette fois, par exemple, elle ne gueulait plus, la patronne. Elle crevait silencieusement de peur, en attendant le secours d'En Haut.

Il ne se fit pas longtemps attendre. On apprit tout à coup que les Versaillais venaient d'entrer dans Paris ! Délivrance ! Mais une guigne vraiment noire s'acharnait sur la pauvre créature.

Il arriva qu'une barricade fut dressée au bout de la rue. C'était le moment ou jamais de fermer la porte à triple tour et de faire comme si on était des mortes. Papa Ferdinand fut complètement oublié.

La barricade était prise à deux heures de l'après-midi et les fédérés en fuite abandonnaient le quartier. Bientôt, il ne resta plus qu'un seul être, un mince vieillard dont les pas sonnaient dans le grand silence.

Impossible de ne pas le reconnaître. C'était le gâteaux sorti le matin par curiosité et qui, bêtement, fuyait comme un criminel devant les pantalons rouges.

Ceux-ci, pleins de défiance, ne le suivaient pas encore, hésitant à tirer sur un homme d'un si grand âge. Ils accoururent en le voyant s'arrêter à la porte du grand 12.

– Avance à l'ordre et fais voir tes pattes !

Le vieillard, pantelant d'effroi, se précipita sur la sonnette et se mit à carillonner.

– Titine, ma Titine, c'est moi ! Ouvre à ton vieux père.

Histoires désobligeantes

La fenêtre close du mauvais lieu s'ouvrit alors spontanément et Mme Alexandre, ivre de *joie*, désignant son père aux soldats, leur cria :

– Mais fusillez–le donc, tonnerre de Dieu ! Il était tout à l'heure avec les autres. C'est un sale communard, c'est un pétroleur qui a essayé de foutre le feu au quartier.

On n'en demandait pas davantage en ces gracieux jours et papa Ferdinand, criblé de balles, tomba sur le seuil...

Aujourd'hui, Mme Alexandre est retirée des affaires et n'habite plus le quartier de la Bourse dont elle fut, si longtemps, la gloire. Elle a trente mille francs de rentes, pèse quatre cents kilos et lit avec émotion les romans de Paul Bourget.



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

**Veuillez écrire à
livres@ebooksfrance.com
pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.**

Jun 2000

©eBooksFrance

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)